

Franchement Nouveau Concours avec PRIX EN ESPÈCES

REDACTION, ADMINISTRATION, ANNONCES
Rue Saint-Joseph, PARIS
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

ABONNEMENTS ET CONCOURS
10, rue Saint-Joseph, PARIS
(On s'abonne dans tous les bureaux de poste)

PRIX : 10 CENT.

N° 38 — 1^{re} ANNÉE

L'ŒIL DE LA POLICE

PUBLICATION NATIONALE

FAITS DRAMATIQUES
ÉVÉNEMENTS PASSIONNELS
OU TRAGIQUES

ROMANS DE DÉTECTIVES
ET DE POLICE

LES DRAMES DE L'AMOUR
LES DRAMES DE LA VIE
LES DRAMES DE LA MORT

PARAIT CHAQUE SEMAINE

La nuit tragique de Bondues



2 Si terrible fut le cri poussé par l'enfant, qui se débattait avec courage contre la mortelle étreinte, que le bandit s'enfuit.

1 Le hameau du Jambon, à Bondues (Nord), a été le théâtre d'une tragédie effroyable. Mme veuve Frémeaux exploite une ferme dans la commune : sa plus jeune fille Céline, âgée de 14 ans, dormait paisiblement quand elle fut réveillée en sursaut par une vive douleur : un homme au visage noirci tentait de l'étrangler.

3 Alors Mlle Frémeaux s'inquiéta de sa mère. Elle courut chez son frère, un jeune garçon de 17 ans, Henri, qui habite dans une aile de la ferme, et le réveilla.

5 S'étant introduit dans la ferme par une fenêtre à guillotine, l'homme au visage noirci s'était précipité sur Mme Frémeaux et l'avait frappée féroceement à coups de couvercle de poêle, lui faisant au visage d'atroces blessures. L'assassin présumé a été arrêté après une chasse des plus mouvementées, au milieu

(Voir la fin page 2.)

4 Aidé de son frère Henri, Céline Frémeaux pénétra dans la chambre de sa mère, celle-ci était dans un état lamentable et sa figure était inondée de sang. La pauvre femme put néanmoins raconter dans quelles circonstances elle avait été victime de cet odieux attentat.

L'ŒIL DE LA POLICE donne deux concours, avec nombreux prix en bons à lots et en espèces

36856

L'ŒIL DE LA POLICE, chaque Samedi: 12 grandes pages, 4 000 lignes de texte, 50 gravures en noir et en couleurs. 10^e le numéro. EN VENTE PARTOUT

des champs, par le garde champêtre M. Dallé. Il s'appelle Vandenberghe et a déjà subi douze



condamnations sous des noms différents. On l'a écroué à la maison d'arrêt de Lille.

COUREUR VICTIME D'UN ACCIDENT. — Pendant la course du Grand-prix du Moto-Club de Reims, sur le circuit de Beine, le coureur Buequet, de Paris, est tombé et s'est fracturé les jambes. Il a été ramené à Reims dans un état assez grave. REIMS.

Histoire de la Semaine

Une Arrestation Mouvementée

Le château de Grandval, situé aux environs de Saint-Germain-en-Laye était en fête.

Son propriétaire, M. de Cerville mariait sa fille unique, Marguerite, et donnait ce soir-là, le repas des fiançailles.

Mlle de Cerville épousait le capitaine Oudart, un officier de grand avenir, et dont les états de service étaient très brillants.

La situation de fortune des deux jeunes gens était presque la même, aussi s'agissait-il ici d'un véritable mariage d'amour.

M. de Cerville, qui avait longtemps vécu en Angleterre, en avait gardé certaines connaissances, aussi avait-il convié ses intimes à venir passer quelques jours à Grandval, au moment des fiançailles.

La compagnie était fort nombreuse. Les cadeaux de noce avaient été déposés dans le salon, où tout le monde s'était émerveillé sur leur beauté, sur leur richesse.

Il y avait là des services d'argent, admirablement ciselés, des bijoux, des bijoux de grand prix, ainsi que des présents de moindre importance.

On dansa le soir fort tard, et il était minuit passé, quand on se sépara.

Tout semblait tranquille à Grandval, quand on entendit soudain, dans le silence de la nuit, un coup de feu, suivi d'un cri de douleur. Tout le monde fut aussitôt sur pied.

Les invités, réveillés en sursaut, couraient d'un couloir à l'autre, affolés.

Que s'était-il passé? D'où était parti ce coup de feu? Qu'y avait-il?

M. de Cerville et le capitaine Oudart, tout en tranquilisant les hôtes, furent

des premiers à se livrer aux recherches. Ils descendirent au salon du rez-de-chaussée d'où ils croyaient bien que le coup de feu était parti.

La porte était fermée à clef, et pour ne pas perdre un instant, l'officier, d'une forte poussée, l'enfonça en la faisant bondir sur ses gonds.

On donna de la lumière aussitôt, et l'on aperçut tout en désordre. C'était un tohu-bobu général. Les tables étaient renversées, les présents de fiançailles éparpillés sur le tapis, et l'on remarqua que les bijoux avaient tous disparu.

Mais d'où était parti le coup de feu? En regardant par la fenêtre entr'ouverte, on aperçut un corps sur le gravier. C'était le jardinier.

Le malheureux n'était pas mort, mais il avait perdu connaissance. On le fit revenir à lui et il put conter ce qui lui était arrivé.

Peu après que les hôtes furent couchés, il avait cru entendre du bruit dans les pièces du rez-de-chaussée; il s'était levé et avait regardé par la fenêtre de sa chambre qui donnait sur la maison.

Croyant à quelque chose d'insolite, il s'était habillé à la hâte, puis s'était dirigé vers la maison de ses maîtres.

Arrivé à proximité du salon, qui était de plain-pied avec le jardin, il avait vu, par la fenêtre, demeurée entr'ouverte, un cambrioleur en train de faire son choix parmi les présents offerts à Mlle Marguerite, comme cadeaux de noce.

Le voleur portait à la main un petit sac de cuir noir dans lequel il mettait les bijoux aussi rapidement que possible.

Le jardinier allait donner l'alarme, crier au secours, quand le cambrioleur s'aperçut de sa présence, et, braquant sur lui son revolver, fit feu aussitôt.

Sa victime était peu blessée: l'épaule avait été à peine effleurée, mais l'homme s'était trouvé mal; le malfaiteur en avait profité pour prendre la fuite.

— Où peut-il être? demanda M. de Cerville.

— Dans les jardins sûrement, répondit le jardinier. La fenêtre du salon par laquelle il est entré et sorti, donne de ce côté; il lui est impossible de s'échapper par là, les murs sont trop élevés et toutes les échelles sont dans la remise dont j'ai la clé ici.

— Quel est son signalement? interrogea alors le capitaine Oudart.

— C'est un homme de taille moyenne, à la moustache en brosse, et dont la tête a des proportions énormes. C'est tout ce que j'ai pu remarquer, pendant le peu d'instants que je l'ai aperçu.

— Monsieur de Cerville, fit le capitaine, je prends mon auto et je file au commissariat de police de Saint-Germain. Notre voleur ne peut s'échapper, puisque votre jardinier dit qu'il est dans le jardin, et que les murs sont trop hauts pour qu'il s'évade. Nous sommes donc sûrs de l'avoir, il est pris comme un renard au piège.

L'auto, garée dans un hangar, fut amenée sur la route, et le capitaine Oudart partit aussitôt dans la direction de Saint-Germain.

Il faisait presque jour maintenant. Le capitaine s'arrêta au commissariat de police et fit sa déposition. Il n'avait pas remarqué dans le bureau la présence d'un inconnu qui avait prêté, durant tout ce temps, une oreille attentive à sa déposition.

Le commissaire était absent, mais son secrétaire le remplaçait.

— C'est là un cas curieux! dit celui-ci, après un moment de réflexion. Mais tenez, vous avez bien de la chance, mon capitaine. Voulez-vous me permettre de vous présenter M. Pinson, qui est inspecteur de la sûreté, et qui aime beaucoup à poursuivre la recherche de problèmes criminels plus ou moins difficiles.

Le capitaine Oudart tourna sur ses

talons, et vit devant lui un brave homme, que gagnait l'obésité, et qui, le visage fendu d'un large sourire, lui tendait la main.

L'entrevue ne fut pas de longue durée. Le capitaine Oudart expliqua en peu de mots ce qui s'était passé: un cambrioleur, qui devait savoir que de nombreux présents de noce avaient été offerts à sa future, Mlle Marguerite de Cerville, avait profité de ce que tout le monde était en fête à Grandval, pour dérober les bijoux exposés. Surpris par l'arrivée du jardinier, il s'était cru perdu et avait fait feu sur le malheureux. Ce dernier avait, du reste, heureusement échappé à la mort.

Le malfaiteur s'était ensuite enfui du côté du jardin et il lui était impossible de s'échapper, à cause de la hauteur des murs qui entouraient la propriété.

Pinson expliqua qu'il se trouvait là absolument par hasard: il avait une journée de libre, et comme c'était un fervent de la pêche à la ligne, il était venu voir si son ami, le secrétaire du commissaire de police de Saint-Germain — un autre amateur de pêche — voulait l'accompagner sur les bords de la Seine, du côté du Pecq.

— Tenez, vous voyez, capitaine, j'ai encore en main tous mes engins, ma canne, mon panier en bandoulière, et dans ce foulard rouge quelques provisions, car il ne faut jamais s'embarquer sans biscuits.

Le capitaine ne put s'empêcher de rire.

— Je vois, monsieur Pinson, que vous êtes un homme de précaution. Alors, voulez-vous nous aider à découvrir notre malfaiteur?

— Mais avec le plus grand plaisir, répondit l'inspecteur.

Puis se tournant vers le secrétaire, son ami:

— Tenez, Chamouin, je vous laisse tout mon attirail de pêche. Je viendrai le reprendre plus tard. Ah! mais, au fait, je reprends mon foulard.

Et, le dénouant, il déposa ses provisions, à côté des engins de pêche, et mit le foulard dans sa poche.

Comme ils allaient monter dans l'auto, Pinson remarqua quelques éraflures à l'arrière de la caisse de la voiture.

Immédiatement il rentra dans le bureau de police.

— Chamouin, s'écria-t-il, à quelle heure y a-t-il un train qui parte de Saint-Germain dans la direction de Paris?

— A quelle heure? Attendez, je vais consulter l'horaire.

— Faites vite, pour l'amour de Dieu!

— Il est sept heures. Le train de Paris est à sept heures cinq.

— Nous n'ariverons pas en temps! fit Pinson furieux, en frappant du pied.

— Et ce train, où s'arrête-t-il?

— Il ne s'arrête pas, il est direct jusqu'à Paris.

— Vite, vite, en voiture alors. Je vous expliquerai tout en route, capitaine. Nous partons pour le Vésinet.

— Le Vésinet?

— Mais oui, ne vous occupez donc de rien. Mettez votre auto à toute allure, et si l'on nous dresse procès-verbal pour excès de vitesse, eh bien, nous le verrons bien.

Sans plus d'explication, le capitaine Oudart obéit à ce que lui disait Pinson, et, prenant la direction de la voiture, celle-ci s'éloigna avec une vertigineuse rapidité.

— Voici ce qui s'est passé, capitaine. Vous avez aidé le cambrioleur à échapper à la justice.

— Hein? Vous n'êtes pas fou?

— Nullement. C'est la plus exacte vérité.

— Ah? Et comment cela?

— Oh, de façon bien simple. Vous allez le comprendre comme moi. Oh se trouvait remise votre automobile, quand vous l'avez fait amener sur la route?

— Mais dans un hangar qui sert de garage, chez M. de Cerville.

— Et ce hangar se trouve situé au fond du jardin.

— Oui, en effet.

— Vous avez poussé la voiture sur la route, en lui faisant traverser les allées du jardin.

— C'est bien cela.

— Avez-vous ouvert la portière de l'auto, à ce moment?

— Non, pourquoi?

— Parce que si vous aviez eu cette précaution, vous vous seriez aperçu que votre voleur était dans l'intérieur de la voiture.

— Vous voulez rire!

— En aucune façon. Il avait cherché là un refuge. Il s'était blotti par terre, de façon que vous ne puissiez pas l'apercevoir. Il s'est bien rendu compte ensuite que vous alliez mettre la voiture sur la route. C'était le salut pour lui. Vous l'aidiez vous-même à s'évader.

Une fois sur la route, vous êtes revenu à la maison, avez pris votre pardessus, et serré la main de M. de Cerville, celle aussi de Mlle Marguerite que vous cherchiez à tranquilliser, tant elle était bouleversée.

— Je me demande comment...

— J'ai pu découvrir tout cela? Oh, je ne suis pas devin. Ce que vous faisiez là, n'importe qui aurait fait de même. Continuons, maintenant. La voiture étant laissée seule sur la route, le voleur est descendu par la portière, du côté opposé à la propriété, et n'a pas bougé de là, jusqu'à ce que vous reveniez. Grâce au petit jour naissant, qui ne permettait pas de bien distinguer ce qu'on voyait, il était sûr de ne pas être remarqué.

D'un bond vous êtes monté dans l'auto, vous avez pris la direction, et lui montait par derrière.

Il ne savait pas où vous alliez, mais il se rendait compte qu'en tout cas vous lui facilitiez la fuite.

Par bonheur pour lui, vous vous rendiez à Saint-Germain, et c'est devant la porte même du commissariat, alors que vous y entriez, qu'il filait rapidement à la gare où il a tranquillement pris le train de sept heures cinq.

Le capitaine Oudart ne revenait pas de ce que Pinson venait de découvrir, et se montrait vexé d'avoir pu, sans le savoir, aider le malfaiteur à s'enfuir.

— Que comptez-vous faire alors? Comment nous emparer de lui?

— Ah, ce ne sera pas commode, d'autant plus que nous n'avons de lui qu'un signalement peu complet: c'est un homme de taille moyenne, la moustache en brosse; un seul détail peut nous mettre sur sa piste, sa tête dont les proportions sont énormes, au dire du jardinier.

L'auto descendant à toute vitesse la pente rapide de Saint-Germain, avait tourné sur la gauche et gagné la gare du Pecq.

Ils arrivèrent juste à temps, pour voir le train brûler la station. Soudain la voiture s'arrêta.

— Ça y est! s'écria Pinson. La panne.

Le capitaine et l'inspecteur descendirent aussitôt et ce fâcheux accident fut vite réparé.

— C'est une perte de temps, mais votre voiture est bonne, et peut-être arriverons-nous à rejoindre le train de Chatou. Je ne crois pas que nous puissions arriver à temps au Vésinet. J'aime mieux cela, d'ailleurs, car à Chatou, je suis connu, et j'aurai moins de difficulté à faire arrêter le train...

— Arrêter le train?

— Mais naturellement! C'est la seule façon de nous emparer du voleur.

— Eh bien, et les employés, le chef de gare?

— Nous verrons bien ce qu'ils diront. Le tout est d'arrêter le train.

La voiture venait de traverser le Vésinet, comme une trombe, gagnant Chatou, et Pinson qui examinait la voie ferrée qu'on apercevait sur la gauche,

(Voir la suite à la page 11.)

TOUS
les Evénements dramatiques,
les Faits sensationnels
du Monde entier
les Drames de l'amour et de la haine,
de la vie et de la mort,
sont racontés et illustrés
chaque Semaine

dans

L'ŒIL
DE LA
POLICE

Splendide Publication Hebdomadaire
Paraissant sur 12 grandes pages
et PUBLIANT

de nombreux Romans et Nouvelles
de détective et de police
amusants et captivants.
ILLUSTRATIONS EN NOIR ET EN COULEURS

En Vente Partout: 10^e le NUMÉRO

CONDITIONS D'ABONNEMENT: FRANCE... 6 fr. -
ETRANGER: 8 fr. -

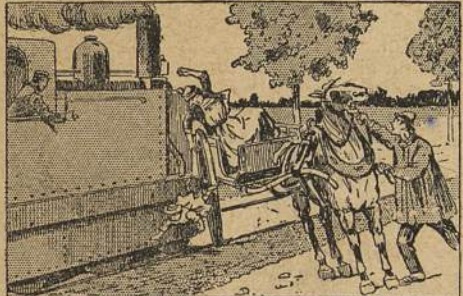
On s'abonne: 8, Rue Saint-Joseph, PARIS.

Envoi franco d'un N^o spécimen sur demande.



DE LA POLICE DANS LE SUD-OUEST

COLLISION D'AUTOS. — Une terrible rencontre d'automobiles a eu lieu au hennit Coupe-Gorge, près de Mirambeau. Les voyageurs des deux voitures ont été précipités les uns contre les autres avec une violence inouïe. M. Pottier a une fracture du crâne. M. Pavie une mâchoire brisée.
CHARENTE-INFÉRIEURE.



ENFANT ÉCRASÉ PAR UN TRAIN. — Le train sur route qui va de Bordeaux à Cadillac a tamponné à Fallat la voiture de M. Arnaud. Ce dernier avait sauté à terre pour maîtriser le cheval effrayé. Mais Mme Arnaud et son petit-fils Robert Teulière, âgé de 7 ans, reçurent une violente commotion. L'enfant tomba si malheureusement sous les roues de la locomotive qu'il fut tué sur le coup.
GIRONDE.



TERRIBLE EXPLOSION. Un tube d'héliogène chargé à 150 atmosphères a fait explosion dans l'usine Mahoulet et Cie. M. Mahoulet a été littéralement décapité par l'explosion; son corps ne formait plus qu'une bouillie sanglante où l'on apercevait les os calcinés, noirs. Un onvrier a eu la main et le poignet droits arrachés par un éclat de fonte.
BORDEAUX.



ATTAQUÉ SUR LA ROUTE. — Un jeune homme, M. Louis Prat, revenant à Pau, dans la nuit, lorsqu'il fut attaqué par deux inconnus, frappé à la tête et aux reins avec d'énormes gourdins. On le soulagea de son porte-monnaie qui contenait 160 francs. M. Louis Prat a été retrouvé dans un fossé, en piteux état.
BASSES-PYRÉNÉES.

ÉCRASÉ CONTRE UN PYLONE. — Au cours d'une manœuvre de wagons, à la gare Raynal, un roulier, Gabriel Roulet, 51 ans, a été tamponné et serré contre un pylône électrique, si fortement, qu'il eut la poitrine écrasée et succomba pendant qu'on le transportait à l'infirmerie de la gare.
TOULOUSE.

LE SECRET DE L'ENFANT

Grand Roman de Passion (suite)

PAR PAUL ROUGET

TROISIÈME PARTIE

XI

LA VENGEANCE! (suite).

Rodolphe eut une hésitation... oh! légère... à peine perceptible...

— Parfaitement... acquiesça-t-il.
— Il ne connaît pas votre écriture?
— Non.
— Et celle de monsieur le baron?
— Je ne le pense pas.
— Alors tout est pour le mieux. D'ailleurs pour plus de sûreté... et afin d'écartier tout soupçon dans l'esprit du comte, vous signerez vous-même cette lettre du nom de votre père. Service d'Etat, monsieur. Vous aurez mérité de l'empereur et de l'Autriche.
... Rodolphe s'inclina.

Le soir même, un express portait, à Carlsbad, la dépêche chiffrée du policier... et dans la nuit il en rapportait l'ordre de procéder à l'arrestation du comte Ledka.

Le matin, Rodolphe écrivait à celui-ci la lettre dont Bürgred dicta les termes. Et un domestique fut chargé de la porter au Bois-Dormant.

Hugues avait assisté à la rédaction de cette lettre en se frottant les mains.

... Il n'avait pas de regret de cette lâcheté, de ce mensonge, de ce crime dont il était l'instigateur!

Il assurait ainsi sa vengeance, et du même coup son avenir!

Son plan était déjà tracé... plan digne du fils d'Antoine Peltrot!

Il espérait bien... grâce à cette vilaine action, grâce à cette trahison odieuse, être désormais le maître de la situation...
... Le maître de Loula!

XII

SUPRÊME DOULEUR.

Au château du Bois-Dormant, les nouvelles qui parvenaient chaque jour inquiétaient le comte, non pour lui, car il ne croyait avoir rien à craindre, mais pour les partisans qui allaient être traqués, persécutés, et qui, pendant longtemps sans doute, devraient renoncer à leur noble et généreuse entreprise.

L'émotion qu'il avait éprouvée, trois jours plus tôt, lors de la démarche audacieuse de Hugues, n'était pas encore calmée.

Il avait expliqué en quelques mots à sa fille ce qu'était exactement ce jeune

* Voir l'Œil de la Police n° 37.

homme, preuve vivante de l'indignité de sa mère, à elle.

Ah! comme ils avaient souffert tous deux pendant ces explications douloureuses mais nécessaires!

Doucement il avait attiré sa fille contre lui:

— Voilà, ma chérie, l'épouvantable secret que je ne pouvais pas te faire connaître.

— Hélas! pourquoi ne l'ai-je pas toujours ignoré! Je comprends, père, combien tu as dû souffrir autrefois... combien tu dois souffrir encore... Mais c'est fini... nous ne parlerons plus du passé... jamais plus n'est-ce pas?

Le comte avait guidé les pas de la jeune fille vers un coin de la terrasse qu'ombrageaient d'énormes sapins, et près desquels deux bancs de pierre invitaient au repos, à la rêverie.

Il venait d'avoir une conversation avec un domestique, qu'il avait, depuis le matin, envoyé aux nouvelles.

Loula interrogea:

— C'est avec Luigi que tu parlais tout à l'heure, n'est-ce pas, père?

— Oui, ma chérie. Il vient de rentrer. Il a vu les bûcherons des environs.

— Et que lui ont-ils dit?...

Voici que, déjà, en posant cette question, des rougeurs lui montaient aux joues.

— Rien de grave.

— Les conjurés sont restés?

— Oui, ils sont en sûreté ici plus qu'en

tout lieu. Au surplus, les autorités n'en veulent qu'au chef de la Secte-Rouge lui-même.

— A ce noble et loyal vieillard?

Le comte eut un soupir.

— Noblesse et loyauté ne comptent pas en politique, mon enfant.

— Mais on ne l'a pas découvert?

— Non, et je suppose bien qu'on ne le découvrira pas de sitôt. Tous les bûcherons, tous les paysans, sont acquis à la cause qu'il représente. Aucun d'eux ne le trahira. Il peut demeurer longtemps dans les montagnes.

Puis après un instant de silence:

— Il paraît que des policiers ont été

envoyés pour procéder à une enquête

concernant la Secte-Rouge. Nous aurons

sans doute leur visite ici. Ce n'est pas de

moi qu'ils peuvent attendre des renseignements leur facilitant leur tâche

odieuse.

Et, tout à coup, après une lutte livrée

avec lui-même, il reprit:

— Ecoute, Loula, il y a longtemps que

je suis désireux de te faire faire un

voyage que, jusqu'alors, pour des raisons

diverses, j'ai remis de jour en jour.

Cette époque troublée — quoique, je le

répète, nous n'ayons rien à craindre au Bois-Dormant — serait assez favorable à l'exécution de ce projet. Veux-tu que nous fassions nos préparatifs demain, et qu'après-demain nous nous dirigions là-bas, vers le Danube... vers l'Adriatique?... Nous passerons quelques semaines à visiter le Tyrol, l'Italie septentrionale.

Et, comme elle hochait la tête, doucement, sans répondre:

— Préfères-tu l'Orient... Constantinople, le Bosphore?... Parle, ma chérie.

Tu sais que je serais heureux de te distraire, de chasser tout à fait ces vilaines

pensées, qui, plus jamais, je l'exige, ne

doivent assombrir ton front.

Il s'était arrêté de marcher, il s'était

assis à côté d'elle, et il lui avait pris les

mains qu'il serrait tendrement dans les

siennes.

Elle dit:

— Tu es bon, père! Et j'accepte avec

gratitude ta proposition. Nous visiterons

l'Orient si tu le veux, cette année.

— Parfait... et l'an prochain, l'Italie.

Il y eut une joie dans ses yeux

sombres.

Il avait eu peur que Loula ne répon-

dit à son offre par un refus!...

Il allait l'emmener au loin, durant un

mois ou six semaines. Si pendant ce

temps le jeune Français des Roches cher-

chait à la revoir, il trouverait le château

vide... A leur retour en Bohême, il au-

rait regagné Paris et tout danger serait

écarté.

Cette pensée... chez son père... Loula

la devina.

Que lui importait! A présent, elle était

résignée! Elle savait que son père était

incapable de mentir!

Mais un domestique, le vieux Jozef,

parut à la porte du vestibule qui donnait

accès sur la terrasse.

Il accompagnait un homme, qui, avec

son costume et sa casquette de velours

marron, ses guêtres de peau et ses gros

souliers, avait l'aspect d'un garde-chasse.

Et qui, en effet, en était un.

Quand Jozef fut près du père de Loula,

il annonça:

— Ce garde a, dit-il, une lettre à re-

mettre à monsieur le comte.

L'autre s'inclina:

— Je suis au service de monsieur le

baron Radzill, qui m'a chargé de donner

ceci à monsieur le comte Ledka, person-

nellement.

Il tendait une enveloppe qu'il tenait à

la main.

Le comte avait eu un froncement de

sourcils.

Une lettre du baron Radzill... de cet

homme qui représentait dans la contrée

FEUILLETON de l'Œil de la Police n° 38.

AU TRIBUNAL CORRECTIONNEL

Les Bottines de Léonard

Savinien Lapoix, cordonnier en vieux, autrement dit savetier, et sa fille Germinie, jeune personne élégante, faite au moule et habituée aux huîtres, sont prévenus d'escroquerie. Leurs victimes appartiennent toutes à ce sexe fort dont on ne compte plus les faiblesses. La déposition de l'une d'elles, qui se fait appeler vicomte de Castelvuide, va nous apprendre de quelle façon, tout au moins originale, opéraient le père et la fille.

Vingt-neuf ans, air bébéte, moustache de chat en colère, monocle, complet à carreaux, souliers pointus, barbiche pointue, nez pointu, air pointu, tel est le descendant des croisés.

Le PRÉSIDENT, au témoin. — Vous jurez de dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité?

LE TÉMOIN. — Foi de vicomte!

LE PRÉSIDENT. — Dites: « Je le jure... » Dégantez-vous, et levez la main droite.

LE TÉMOIN. — Le vicomte de Castelvuide reste toujours ganté... Dans mon monde...

LE PRÉSIDENT. — Il vous faudra néanmoins consentir à une exception. Les prescriptions formelles...

LE TÉMOIN, avec un soupir. — Puisque l'on ne peut pas faire autrement... (Il se dégage.) Je le jure!... Là, ça y est. Vous voyez que je suis gentil!

LE PRÉSIDENT. — Très bien! Maintenant, veuillez nous raconter dans quelles circonstances vous avez été victime des agissements des prévenus.

LE TÉMOIN. — Le Vieux et la petite?

LE PRÉSIDENT. — Oui.

LE TÉMOIN. — Mais, Monsieur le Président, j'ai tout raconté à M. le juge d'instruction. Avec votre simple bon sens de magistrat, vous devez certainement comprendre que le vicomte Léonard de Castelvuide, dont les aïeux remontent aux Croisés.

UNE VOIX DANS L'AUDITOIRE. — Ton grand-père remontait tout simplement les pendules.

LE TÉMOIN, pâlisant. — C'est faux.

LA VOIX. — Je le sais mieux que toi, puisque je suis ton oncle, ton oncle Marloupiat, l'ancien fabricant de parapluies.

LE TÉMOIN. — C'est faux. Je ne vous connais pas.

LA VOIX. — Tu ne me connais pas! N'empêche que t'es le propre fils de ma sœur, Dottie Boulmier... Eh! va donc, vicomte à la manqué!

LE PRÉSIDENT. — Ce scandale est intolérable. Faites sortir l'interrompue.

L'huissier procède à l'expulsion de l'oncle Marloupiat, qui n'est pas content et qui s'écrie:

— En v'la une drôle de justice! Si on n'a plus le droit d'être ouvertement et publiquement l'oncle de son neveu!

Le vicomte a sorti de sa poche un flacon de sels. Il respire à plusieurs reprises, il s'éponge le front, puis s'évente avec son mouchoir.

— Veuillez croire, monsieur le Président, dit-il, que ce malotru ment, que son affirmation est fautive comme un jeton.

LE PRÉSIDENT. — Laissons de côté cette discussion de famille. Veuillez, je vous le répète, raconter au tribunal...

LE TÉMOIN. — Je confirme ce que j'ai dit à l'instruction.

LE PRÉSIDENT. — Le tribunal l'ignore. Il lui faut absolument un nouveau récit.

LE TÉMOIN. — Afin de faire rire de moi cette populace? (Il montre le public. Des murmures se font entendre.)

LE PRÉSIDENT, sévère. — Le rire du public est souvent le seul châtement applicable à certaines sottises...

LE TÉMOIN. — Oh! mes nobles aïeux!... Enfin, résignons-nous, puisqu'il est impossible de faire autrement.

LE PRÉSIDENT. — C'est le plus sage.

LE TÉMOIN. — Il faut vous dire, Messieurs, qu'héritier des traditions galantes de l'ancienne chevalerie française en général, et de ma famille en particulier, je crois faire plaisir à mes ancêtres qui, du haut des cieux...

UNE VOIX. — Ses ancêtres! Oh! là, là! Mince d'ancêtres! Son père les a achetés à la foire à la ferraille.

LE TÉMOIN, avec force. — C'est faux!

LA VOIX. — C'est faux? J'étais avec lui. Dix-huit pour trente-cinq francs...

L'huissier, sans attendre cette fois l'ordre du président, met à la porte le nouvel interrompue.

Ce dernier, à son tour, proteste énergiquement.

— Puisque je suis son cousin!... Evariste Marloupiat, le fils à son oncle Marloupiat!

Où le père a passé passera bien l'enfant, se dit l'huissier, et Evariste disparaît en un clin d'œil.

Le témoin reprend la suite de sa déposition!



DE LA POLICE dans le MIDI et le CENTRE

DRAME DANS UNE AUBERGE. — A la suite d'une très vive discussion, le nommé Francisque Renou a tiré des coups de revolver sur la veuve Tudrezé, anbergiste à Clermont-Ferrand. Une balle a traversé la tête, crevant un œil à la malheureuse. Renou est en prison, la veuve Tudrezé est à l'hôpital. PUY-DE-DOME.



DANGER D'IMITER LES CLOWNS. — Le jeune Arthur Morcan, de Bourges, avait assisté l'autre soir aux exploits de clowns anglais. Il voulut les imiter, opéra un splendide saut périlleux sur la table d'un café, mais tomba si malheureusement qu'il se fractura le crâne et mourut sans avoir repris connaissance. CHER.



L'ASSASSINAT D'ESTOHER. — Un crime atroce a été commis par des contrebandiers et des braconniers, dans les environs de Prades. M. Borrel, d'Estocher, âgé de 70 ans a été attaqué au bord d'une châtaigneraie par quatre individus qui se sont esquivés dans la montagne après avoir accompli leur sinistre besogne. Le malheureux visillard a reçu deux coups de revolver et de nombreux coups de couteau. Les médecins légistes pensent que son agonie a été lente et atroce. On est sur la piste des meurtriers. PYRÉNÉES-ORIENTALES.



ANTHROPOPHAGE. — Au cours d'une scène de jalousie des plus violentes, le nommé Louis Luzinot, journalier, a menacé sa femme de son couteau, puis de son revolver. En fin de compte, il s'est précipité sur elle et avec ses dents lui a arraché le sein gauche. ANGERS.

UNE EMPISONNEUSE. — Le parquet a fait arrêter à Malleon (Ariège), une femme soupçonnée d'avoir empoisonné un vieillard qui avait fait un testament en sa faveur, et avait été vivante dans sa famille. L'arrestation a été ordonnée à la suite de l'analyse des viscères par un expert, qui a conclu à un empoisonnement. ARIÈGE.

le parti allemand... de cet homme qu'on disait cependant droit et très loyal... mais dont la haine, pour la nation ichèque, causait en ce moment d'irréparables malheurs ?...

Que lui voulait-il ? Jamais ils n'avaient eu entre eux, aucuns rapports.

Leurs castels, se faisant face, de chaque côté de la vallée de la Tepl, semblaient se défier mutuellement.

Sa casquette à la main, respectueusement, le garde-chasse attendait.

Et voici qu'un frisson parcourait le corps du comte.

Le fils de Madeleine, de cette femme indignée qu'il avait rejetée de sa vie, ne se trouvait-il pas chez le baron Radzill, dont le fils, Rodolphe, était l'ami intime ?...

Ah ! mais, est-ce que par hasard le misérable aurait l'audace ?...

Fébrilement, le père de Loula déchira l'enveloppe.

Et il lut :

« Monsieur le comte,

» Voudriez-vous me faire l'honneur de vous rendre au plus tôt au château des

» Roches, dès demain, dans l'après-midi, si possible. Je serais allé moi-même

» chez vous si je n'étais retenu dans mon lit en ce moment par un malaise qui

» m'interdit toute sortie.

» J'ai une communication importante à faire à l'Empire, et je tiendrais auparavant à vous voir. Vous soutenez

» une cause que je crois mauvaise, mais la soutenez loyalement, comme je soutiens la miennne.

» Vos explications pourront peut-être éviter bien des injustices et sauvegarder la liberté de bien des gens, car

» votre parole est de celles qu'on ne saurait mettre en doute.

» Je ne rédigerai mon rapport qu'après vous avoir vu et entendu.

» Croyez, Monsieur le comte, à ma haute considération.

» Baron RADZILL,

» conseiller de l'Empire. »

Pas un mot au sujet de Hugues. A tort, le comte s'était alarmé.

Néanmoins cette lettre l'intriguait.

Le baron voulait probablement avoir des renseignements sur la Secte-Rouge... sur ceux que lui, Jean Ledka, aimait, et qui étaient menacés.

Eh bien ! il les donnerait ces renseignements.

Hardiment, il défendrait les braves gens qu'il savait innocents.

Sa décision était prise.

Il dit à l'envoyé du baron :

— Vous préviendrez votre maître que, suivant son désir, demain, dans l'après-midi, je me rendrai aux Roches.

— Bien, monsieur le comte.

L'autre s'inclinait de nouveau.

— Dites-moi, reprit le comte, le baron Radzill a des invités, en ce moment, au château ?

Le garde-chasse, avant son départ, avait été stylé par Hugues, qui l'avait grassement retribué...

Il déclara :

— Il y avait un ami de monsieur Rodolphe, un Français, mais il est reparti hier pour Paris.

— Bien... je vous remercie.

Josez et le garde s'éloignèrent.

Le comte revint vers Loula qui, assise sur le banc de pierre, avait de loin assisté à cette scène.

Une inquiétude soudaine se reflétait sur le visage de la jeune fille.

— Cette lettre est du baron ?...

— Oui... Il me prie, ne pouvant se déranger lui-même, de me rendre aux Roches.

— A quel propos ?

— Au sujet d'un rapport qu'il doit fournir à l'empereur.

— Aucun danger ne te menace, père ?

— Aucun, je te l'affirme mon enfant.

— Tu vas me laisser seule ?

— Oh ! quelques heures à peine. Et puis, avec nos vieux domestiques, tu n'as rien à craindre.

Elle avoua en frissonnant :

— C'est pour toi que j'ai peur.

— Allons donc ! Je n'ai rien à me reprocher. D'ailleurs tu le vois, le baron, mon adversaire, rend hommage à ma loyauté et à ma sincérité. C'est un devoir pour moi d'aller défendre auprès de lui

» ceux qui m'ont honoré de leur confiance. Je n'y faillirai pas.

Il se redressait, résolu.

— Nous allons, dès ce soir, nous préparer pour notre long voyage, ma chérie... Cette lettre te retardera de

» vingt-quatre heures tout simplement... Après-demain nous partirons...

Le départ de Hugues, ne devait pas empêcher le leur !...

... Ce départ, pouvait être feint. Il pouvait cacher des desseins secrets, un plan échafaudé par le jeune homme.

Il fallait tout prévoir !

Le lendemain, à deux heures de l'après-midi, le cheval du comte était amené devant le perron.

Longuement Jean Ledka étreignait sa fille... que, depuis le matin, il voyait angoissée, tourmentée, en dépit des efforts qu'elle faisait pour paraître calme.

Et, devant l'inquiétude grandissante de Loula, il avait été sur le point de renoncer à son projet.

Mais tout de suite, il se l'était reproché.

Le baron penserait qu'il avait peur !...

Puis, s'abstenir, c'était en quelque sorte trahir la confiance que les Tchèques avaient mise en lui.

Il s'arracha aux caresses de la jeune fille.

— Tu reviendras tout de suite, père, n'est-ce pas ?

— Oui, promit-il.

— C'est que, vois-tu, durant ton absence, je ne vais pas être tranquille. Tout à l'heure, j'entendais les domestiques causer entre eux. Il paraît que du côté de Carlsbad on a arrêté des gens et que

» plus loin, vers l'Erz Gebirge, on s'est battu déjà... Des troupes sont en marche, dans toutes les directions.

— Bah ! tu sais bien que, en pareille circonstance, on exagère toujours... Et puis Carlsbad est loin du Bois-Dormant... Sois vaillante, et à ce soir, ma mignonne.

— A ce soir, père.

Quelques minutes plus tard... à cheval, le comte s'éloignait sur la route.

Moins d'une heure après... il franchit

sait le pont-levis de l'antique manoir des Roches.

Il mit pied à terre.

Des domestiques qui se tenaient là s'avancèrent aussitôt, avec, sur les lèvres, un sourire énigmatique qu'il ne remarqua pas.

— Monsieur désire ?

— Le baron Radzill... il m'attend.

— Bien.

Ayant laissé son cheval aux mains d'un palefrenier, il gagna le vestibule, puis un valet l'introduisit dans un grand salon, orné de superbes tableaux et très luxueusement meublé.

Il n'avait pas vu que derrière les draperies des soldats étaient dissimulés... des soldats dont le regard restait braqué sur lui.

Non, il n'avait aucune défiance, aucun soupçon.

Mais voici que, au fond de la pièce, une portière était soulevée.

Le valet reparaisait :

— Si monsieur veut bien me suivre ?...

Jean Ledka se leva, quitta le salon, franchit un couloir, puis le domestique s'effaça pour le laisser entrer dans un cabinet d'aspect froid et sévère.

Devant une table recouverte d'un tapis vert, deux hommes étaient assis : le chef de la police et son secrétaire.

En reconnaissant le premier, le comte eut un geste de surprise.

— Herr Bürgred !... s'exclama-t-il.

— Bürgred, en effet, répliqua le policier qui ajouta aussitôt :

— Je vois, monsieur le comte, que votre mémoire est fidèle... En vous rappelant mon nom, c'est un grand bonheur que vous me faites et auquel, croyez-le, je suis profondément sensible.

D'un geste de la main, il enjoignit à Jean Ledka de s'asseoir.

Celui-ci n'eut pas l'air de remarquer cette invitation.

Il dit :

— Je suppose, monsieur, que le baron Radzill ne tardera pas à me recevoir ?

— Monsieur le baron ne vous recevra pas.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il est parti en voyage.

— Parti en voyage... c'est impossible, j'ai reçu une lettre de lui me priant...

— De vous rendre aux Roches. C'est exact. Mais monsieur le baron a été mandé à Vienne, et c'est moi, monsieur le comte, qui, si vous le voulez bien, vais recevoir vos déclarations.

Il parlait sur un ton de persiflage qui déplut souverainement à son interlocuteur.

Sous la barbe rude dans laquelle, d'un geste familier, il passait les doigts de sa main gauche, ses lèvres avaient un sourire d'ironie !

Le comte se redressa.

Hautain, il déclara :

— Monsieur, si j'étais disposé à répondre à certaines questions qu'il aurait plu au baron de me poser, j'ai le regret de vous dire qu'il n'en est pas de même pour vous.

» Je suis venu ici pour voir le propriétaire des Roches... pour le voir, lui seul... puisqu'il est absent, je n'ai plus qu'à me retirer.

Sur les lèvres du policier, le sourire se fit cruel.

— ... Mes ancêtres qui, du haut des cieux, leur demeure dernière, me contemplant avec émotion, en honorant de mes délicates attentions les plus belles parmi les plus belles, les plus aimables parmi les plus aimables, les plus délicieuses parmi les plus délicieuses. Henri IV, le vert-galant, est le modèle auquel je tâche de ressembler.

UNE VOIX FLÛTÉE. — Si on peut être aussi blagueur ! Non, c'est trop fort !...

L'HUISSIER. — Silence !

LA VOIX FLÛTÉE. — Je le sais bien, moi, puisque je suis sa cousine... Je m'appelle Désirée Marloupiat... et...

L'huisier procéda à une nouvelle expulsion.

LE PRÉSIDENT. — Allons, voyons, il faut en finir une fois pour toutes. Y a-t-il dans l'auditoire encore des membres de la famille Marloupiat ?... Nous allons les prier de sortir en bloc pour avoir enfin la paix.

Personne ne répond.

LE PRÉSIDENT. — Témoin Marloupiat, continuez.

LE TÉMOIN, rouge d'indignation. — Pas Marloupiat, Monsieur le Président. Léonard de Castelvide.

LE PRÉSIDENT. — Excusez-moi. Toutes ces interruptions me font perdre la tête.

LE TÉMOIN. — Je continue... Au commencement du mois dernier, j'étais allé me promener aux Tuileries pour y étrenner une paire de souliers vernis... une œuvre d'art, monsieur le Président, qui brillait comme un miroir à alouettes et qui faisait loucher toutes les femmes... C'était jour de musique, et séduit par la distinction, la grâce et la beauté de Mademoiselle...

LA PRÉVENUE, minaudant. — Vous me flattez, vicomte.

LE TÉMOIN. — Je la pris pour une femme de mon monde, et je m'assis à côté d'elle sur un banc. A peine étais-je assis que cette demoiselle s'écria : « Que vous avez de belles chaussures, Monsieur ! » Comme de juste, je répondis à cette exclamation par un madrigal, et cinq minutes plus tard la place ne demandait qu'à capituler.

LE PRÉSIDENT. — Voilà ce qui s'appelle aller vite en besogne.

LE TÉMOIN. — Tous comme ça dans la famille, depuis des siècles.

LE PRÉSIDENT. — Mes compliments. Continuez.

LE TÉMOIN. — Mademoiselle me donna son nom et son adresse si vous promettez d'être convenable, dit-elle.

« Je vous attendrai ce soir à onze heures et demie. Ne demandez rien à la concierge, et montez jusqu'au troisième, la porte en face l'escalier. La clef sera sur la porte. Seule-

ment, comme mes parents habitent au-dessous de moi, et que les marches craquent horriblement, ayez soin de vous déchausser au premier étage.

LE PRÉSIDENT. — Vous vous êtes conformé à toutes ces recommandations ?

LE TÉMOIN. — Naturellement. Monsieur le Président. Une fois au troisième, je m'avance tout doucement, mes souliers vernis à la main ; je sens une clef dans l'obscurité, je la tourne, je pousse une porte, et je me trouve nez à nez avec cet homme (*Le témoin désigne Savinien Lapoint*), en bras de chemise, assis à un établi de cordonnier, en train de travailler. « Je suis à vous tout de suite. Deux points à finir, et je suis à vous », fit-il sans se déranger. Et il me prenait mes chaussures qu'il mettait auprès de lui.

LE PRÉSIDENT. — Sans protestation de votre part ?

LE TÉMOIN. — J'étais ahuri ! Je ne m'attendais pas à cette rencontre, d'autant plus qu'au même moment sa fille sortait d'une pièce du fond et me faisait signe de ne rien dire. Alors, le père, examinant mes souliers, tout neufs, monsieur le Président, reprit :

« Je vois ce qu'il vous faut ; vous venez pour qu'on vous redresse les talons ». Puis il ajouta : « Pendant que je serai en train, je vous remettrai des demi-semelles » (*On rit*).

Ensuite, comme j'avais une bouteille de champagne et un pâté de foie gras dans les

poches de mon pardessus, il m'en débarassa. « Voilà une attention délicate, jeune homme, déclara-t-il. Vous savez au moins, vous, quels sont les égards que l'on doit à des cordonniers. Vous ne les traitez pas comme des savetiers. Aussi vous me direz des nouvelles de vos demi-semelles. Seulement, avec votre permission, puisque vous faites grandement les choses, on va envoyer l'apprenti compléter les provisions. » Je donnai un billet de cinquante francs dont je ne revis jamais un sou ; et le revenu réveilla son apprenti qui revint bientôt avec des provisions pour plus de huit jours.

LE PRÉSIDENT. — Comment se termina cette aventure ?

LE TÉMOIN. — Je restai jusqu'à trois heures du matin, buvant et mangeant au milieu de la colle de pâte, des rognures de cuir et des débris de fil poissé. J'espérais toujours que le cordonnier trait se coucher, me laissant seul avec sa fille à laquelle je voulais peindre ma flamme. A trois heures, le vin l'avait rendu méchant ; il m'a jeté mes souliers à la figure en me criant : « Voilà vos escarpins ! C'est trente francs. Dépêchez-vous de me payer et de décamper, ou je vous assomme ». Et il brandissait un énorme gourdin avec lequel il faisait le moulinet.

LE PRÉSIDENT. — Et la fille ?

LE TÉMOIN. — La fille ? Elle me poussa par les épaules en répétant qu'elle serait compro-

— Vous croyez, monsieur le comte ?
Il avait prononcé ces paroles sur un ton si étrange, que le père de Loula eut un sursaut.

— Je ne suppose pas que vous ayez le droit de prendre ici une place qui n'appartient qu'au maître de céans.

— C'est ce qui vous trompe, monsieur le comte. Je suis ici pour agir... avec la permission de monsieur le baron Radzill... au nom de l'empire.

— Vous avez qualité pour m'obliger à parler ?

— Parfaitement. C'est d'ailleurs là mon but. Ce n'est pas le seul comme vous allez le voir.

Le secrétaire avait relevé la tête. Et lui aussi, dévisageait le comte avec une insolence, qui mettait la rage au cœur de celui-ci.

Car voici qu'il commençait à deviner. Est-ce que... en se rendant aux Roches... il n'était pas tombé dans un piège ?

Il n'allait pas tarder à le savoir car Bürgred qui, à présent, ne souriait plus, mais dans les yeux duquel s'allumait une flamme de haine, Bürgred disait :

— Monsieur le comte Ledka, vous êtes ici à ma disposition. Un jour, chez vous, vous m'avez fait l'affront de refuser de répondre aux questions qu'il était de mon devoir de vous poser. Je ne l'ai pas oublié. Je dois vous prévenir qu'il serait très dangereux pour vous, cette fois, de faire de même.

Le comte avait frémi. Maintenant, il ne doutait plus. C'était bien d'un guet-apens qu'il s'agissait !

Superbe d'indignation, oubliant toute prudence en face de cet homme qu'il savait très puissant, il s'écria :

— Monsieur... en vous donnant l'autorisation de jouer dans sa demeure un pareil rôle, le baron Radzill s'est fait le complice d'une lâcheté.

— Prenez garde !
— Vous savez bien qu'aucune menace n'a jamais fait trembler le comte Jean Ledka... Je croyais le baron un homme d'honneur. En se prêtant à... cette machination... il a commis une action indigne.

— Il ne l'a pas commise, monsieur, et il m'appartient, dès à présent, de rétablir la vérité, de ne pas laisser attaquer l'honorabilité du baron. C'est moi qui, à son insu, ai pris cette décision... c'est moi qui, pour des raisons qui me sont personnelles, vous ai fait appeler aux Roches.

— En tant que chef de la police, vous le savez, mon droit est absolu... Je vais vous faire subir un interrogatoire. Libre à vous de vous taire. En ce cas, je vous mettrai immédiatement en état d'arrestation.

Si maître de lui qu'il fût, le comte était devenu blême.

— Me... mettre en état d'arrestation ?

— Oui... vous... les vôtres aussi, car vous avez des complices, monsieur le comte.

— Des complices ? On n'a des complices que lorsqu'on accomplit une action infâme — il allait ajouter comme celle que vous accomplissez en ce moment — mais il se retint à temps — et je ne crois pas m'être jamais mis dans la situation d'essuyer ce reproche.

— Ce sont là des mots, fit le policier. Puis plus rudement encore :

— Vous êtes ici pour vous défendre. Vous êtes soupçonné, je dirai même plus... vous êtes accusé de prendre une part active à un complot contre la sûreté de l'Etat. Qu'avez-vous à répondre ? C'est faux.

— Vous êtes, en relations avec le chef de la Secte-Rouge, ces bandits dont la mission consiste à attiser le feu de la haine que certains esprits, dans ce pays, nourrissent contre l'empire.

— Oui, c'est vrai, je m'honore de l'amitié, non de ce bandit comme vous dites, mais de ce noble vieillard.

Le comte se redressait fièrement. Et son regard bravait le policier.

— Ecrivez, dit celui-ci à son secrétaire. Mais déjà ce dernier avait pris note de l'aveu du comte.

Bürgred reprit :

— Vous pouvez, jusqu'à un certain point, placer votre amitié où bon vous semble, seulement à l'heure actuelle, il est prouvé que la Secte-Rouge a fomenté... ourdi le complot dont je vous parlais tout à l'heure.

— On vous a vu, il y a trois jours, dans une salle de votre château, échanger des papiers, des papiers sans aucun doute compromettants, avec le chef de cette horde de révoltés.

— Celui qui a fait cette déclaration a menti.

— Il est un témoin digne de foi... Je crois à sa parole et non à la vôtre.

Les yeux du comte étincelaient. Ses lèvres tremblaient.

Ah ! la réalité lui apparaissait tout à coup, dans toute sa brutalité.

Il était victime d'un guet-apens odieux ! Il fit un effort sur lui-même.

Et s'avancant, il déclara :

— Vous désirez savoir la vérité, soit ! La voici : il y a trois jours, en effet, j'ai vu Vareski. Mais il est venu chez moi sans se cacher, ouvertement. Nous avons parlé durant une demi-heure, puis il m'a quitté. Je n'ai reçu de lui ni papiers ni documents d'aucune sorte... je le jure.

— Je regrette, monsieur le comte, d'être obligé de passer outre à ce serment.

— Maintenant une autre question : l'ordre est donné d'arrêter cet homme. Vous savez certainement où il se cache. Voulez-vous me le dire ?

— J'ignore absolument le lieu de sa retraite... La montagne est grande. Cherchez.

— C'est votre dernier mot ?

— Il m'est impossible de dire ce que je ne sais pas.

— Bien.

Il y eut un instant de silence. Bürgred avait pris les feuillets de papier sur lesquels son secrétaire venait de griffonner des lignes hâtives et il les lisait.

— Jean Ledka eut un pas de recul.

— Je puis me retirer à présent ?

Le policier le toisa avec méchanceté.

— Non, monsieur le comte.

— Qu'avez-vous encore à me demander ?

— Plus rien, rassurez-vous.

— Alors, en ce cas ?

— J'ai le regret... vous voyez que tout policier que je suis, j'emploie des termes

courtois... de vous prier de vous tenir à ma disposition.

— Vous m'arrêtez ?...
— Je vous arrête. Un mandat régulier, d'ailleurs, est lancé contre vous. Je pouvais vous appréhender dès votre arrivée ici. Pour ménager votre susceptibilité j'y ai mis des formes et j'ai procédé à cet interrogatoire qui, en somme, était superflu.

— Mais c'est odieux !...
Le policier sourit :

— Vous vous expliquerez devant vos juges.

— On ne base pas une enquête sur de fausses déclarations de témoins.

Bürgred se levait.

Le comte eut un geste de colère.

— Voyons, c'est impossible. On ne peut pas m'arrêter, moi qui suis innocent !...
— Vous le prouverez.

Il venait d'appuyer sur un bouton électrique.

Deux soldats parurent.

Bürgred leur désigna le comte :

— Je vous confie la garde de ce prisonnier. Mettez-lui les menottes.

Jean Ledka se révolta.

A ses lèvres, sous la morsure inconsciente des dents, du sang apparaissait ; ses yeux sombres s'emplissaient de lueurs rouges.

— Les lâches... les lâches !...
Il ne pouvait croire qu'il allait être ainsi emmené... jeté dans un cachot, tandis que sa fille, sa Loula adorée, là-bas, au Bois-Dormant, demeurerait sans défense.

Le policier dit encore :

— Demain, des perquisitions seront opérées chez vous.

— Je n'ai rien à cacher.

— Sauf les papiers qui vous ont été remis par votre ami Vareski.

— C'est une infamie !...
Bürgred sortait en ricanant.

Le comte eut un accès de désespoir... Il porta la main à sa poche.

Sur un signe du secrétaire, les deux soldats se jetèrent sur lui et le fouillèrent.

Il était porteur d'un revolver dont ils s'emparèrent. Puis ils lui lièrent les mains.

Le fier comte était réduit à l'impuissance !

A Vienne, sans doute, on reconnaîtrait son innocence.

Mais en attendant, que deviendrait Loula ?

N'allait-elle pas être exposée aux pires dangers ?

(Lire la suite au prochain numéro.)

Mort affreuse d'un somnambule

W. Fearns, revenu depuis peu du sud de l'Afrique, prenait à Peterborough (Angleterre) le train pour Edimbourg en compagnie de sa femme et de son petit garçon.

Tous trois s'étaient endormis, lorsque l'enfant se réveillant en sursaut, au passage d'un tunnel, aperçut que son père, qui était somnambule, marchait dans le compartiment.

Avant qu'il pût prévenir sa mère, son père ouvrit la portière du wagon et se précipita sur la voie, où il fut ramassé, peu après, dans le plus pitoyable état. On le fit revenir à lui, mais il mourait le lendemain, à l'hôpital, des suites de ses terribles blessures.

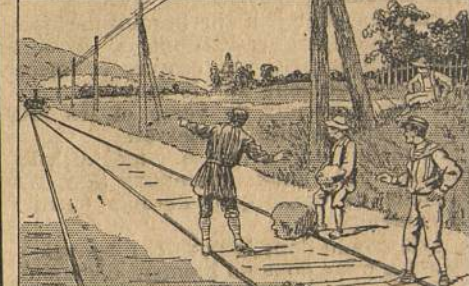


DE LA POLICE DANS L'OUEST

BLESSÉ AUX MANŒUVRES. — Un cavalier du 14^e hussards manœuvrant à Cloyes a reçu à bout-portant, dans le ventre, un coup de feu à blanc tiré par une sentinelle appartenant au même régiment. On a dû pratiquer l'opération de la laparotomie. **EURE-ET-LOIRE.**



RIXE SANGLANTE A CHERBOURG. — La paie des équipages est souvent marquée par de nombreuses et graves rixes : une terrible bataille a eu lieu entre marins, matelots et soldats de la ligne. Les agents et les civils qui voulurent séparer les combattants ont reçu force horions. L'ordre n'a pu être rétabli que par des patrouilles. **MANCHE.**



« POUR VOIR L'ACCIDENT ». — Des enfants de 6 à 11 ans n'avaient rien trouvé de mieux pour se distraire que de poser sur les rails d'énormes pierres. C'est ainsi que le train 617 dérailla près de Mesnil-Villament. « C'était pour voir l'accident » ont déclaré les enfants au juge. **ORNE.**



POUR UNE PATTE DE HOMARD. — Comme on lui avait servi un homard auquel il manquait une patte, dans un restaurant de Rouen, un chef de bureau de ministère refusa de le payer. Un consommateur ayant voulu arranger l'affaire reçut un coup de poing de l'irascible chef de bureau, qui malgré ses fonctions officielles a passé la nuit au poste. **SEINE-INFÉRIEURE.**

ENFANT MANGÉ PAR LES RENARDS. — La femme Philomène Prigent, 38 ans, habitant le village de Kéronvel, où elle se trouve dans une noire misère, a été arrêtée par la gendarmerie pour infanticide. Elle a reconnu, en effet, avoir la veille étouffé, sous les couvertures de son lit, l'enfant du sexe masculin dont elle venait d'accoucher.

La femme Prigent a, en outre, déclaré avoir, il y a 3 ans, étranglé un enfant du même sexe et avoir jeté le petit cadavre dans une garenne où des renards l'avaient mangé.

La mère criminelle a, d'autre part, eu 2 autres enfants, qui sont âgés de 14 et 12 ans, et qui ont été confiés à l'Assistance publique. **BRESE.**

mise si on me voyait sortir plus tard. Je dus m'exécuter.

LE PRÉSIDENT. — Et vous avez payé quatre-vingts francs pour une paire de demi-semelles dont vous n'aviez pas besoin ? (Hilarité.) C'était un peu cher.

LE TÉMOIN. — Hélas ! oui ! Mais ce n'est pas tout... Les clous n'étaient pas rabattus. Une fois dans la rue, j'ai dû me déchausser, car j'avais les pieds en sang, et, au moment où j'allais rentrer chez moi, les sergents de ville m'ont pris pour un voleur. On m'a emmené au poste, et on m'a relâché que le lendemain à dix heures. Pendant ce temps-là, on avait dévalisé mon appartement.

LE PRÉSIDENT. — C'était jouer de malheur. (Les rires redoublent.)

La prévenue proteste de sa sincérité.

— J'aimais, dit-elle, et j'aime Monsieur. (Le témoin fait la roue comme un coq d'Inde.) Il a tout pour plaire. Malheureusement, il s'est trompé d'étage. Il est entré au troisième, au lieu de s'introduire au quatrième, où je serais certainement allée le rejoindre. Si j'ai eu l'air de le bousculer, c'était pour sauver les apparences devant mon père, un brave et rude travailleur, que cet aveu public va couvrir de honte et de confusion.

LE PRÉVENU. — Pardine !... Je ne sais pas où me fourrer.

LE PRÉSIDENT. — Et vous, prévenu, quelles sont vos explications ?

LE PRÉVENU. — Moi, je suis cordonnier. On m'apporte de l'ouvrage, je travaille. On veut me régaler, j'accepte. Je ne connais que ça. D'autant plus que j'ai été très flatté de faire la connaissance de Monsieur, qui a l'air bien aimable et pas fier... Il y a eu un simple malentendu... Quant à la passion coupable de ma fille, je m'en charge... Le tribunal peut s'en rapporter à moi... Si Monsieur veut épouser, je ne refuserai pas mon consentement, bien que les vicomtes, par le temps qui court...

LE PRÉSIDENT. — Inutile de jouer la comédie ici... Malheureusement pour vous le cas de M. Léonard de Castelvide n'est pas isolé. Combien avez-vous posé de demi-semelles dans le courant du mois dernier ?

LE PRÉVENU. — Je ne sais plus.

LE PRÉSIDENT. — Seize paires, cela a été relevé par l'instruction. Seize paires qui vous ont rapporté chacune de cinquante à cent francs. Votre fille allait aux Champs-Élysées, aux Tuileries, au Luxembourg et même à la Chambre des Députés et au Sénat. Et c'était toujours le même procédé. Des gens appartenant à toutes les catégories de la société ont monté votre escalier avec leurs chaussures à la main. Nous allons en entendre quelques-uns.

L'audition de ces témoins confirme toutes les charges de la prévention, et, malgré les efforts désespérés d'un avo-

cat qui soutient que le tribunal n'a pas le droit d'entraver le libre exercice de la cordonnerie, Savignien Lapoix est condamné à six mois de prison et 200 francs d'amende. Sa fille Germinie qu'un jeune maître a présentée comme une innocente victime, s'en tire avec un mois et 50 francs. **Le greffier.**

Un assassin découvert vingt ans après son crime

Il y a vingt ans, un riche fermier suisse, Gabriel Hanggi fut trouvé mort à proximité de sa demeure, située à Buren, à quelques kilomètres de Bâle.

Le cadavre portait une profonde blessure au sommet du crâne.

On crut à un accident. Hanggi fut enterré, et le neveu de la victime hérita de tous ses biens.

Des commérages locaux firent récemment ouvrir une nouvelle enquête par la police qui ordonna l'exhumation du squelette.

L'expertise des médecins légistes conclut aujourd'hui à un assassinat : la blessure a été produite par un coup de hache.

Un vieux paysan, aux gages du neveu, fut arrêté. Il a fait des aveux, et va être jugé pour ce crime commis il y a vingt ans.

Drame Mystérieux dans un Bureau

Tandis que les employés d'une des principales teinturerie de Bradford prenaient leur repas, et se trouvaient, par conséquent, absents de l'usine, le caissier rentra dans son bureau, et, à la rentrée des employés on le trouva mort sur le plancher. Son fauteuil renversé avait tout d'abord fait croire à une attaque d'apoplexie.

Mais un examen plus minutieux de la pièce fit découvrir un tisonnier couvert de sang. La nature des blessures prouvait aussi que c'était là l'arme dont l'assassin s'était servi pour commettre son crime.

Un signalement fourni par un des ouvriers qui avait aperçu un homme sortir de l'usine, à l'heure même, où, suivant l'expertise médicale, le crime venait d'être commis, amena le lendemain même l'arrestation de l'assassin, un ex-sous-officier dans l'armée anglaise où il se conduisit avec bravoure dans plusieurs campagnes coloniales. Le vol était certainement le mobile du crime, car l'assassin n'ignorait pas que le caissier devait avoir sur lui le montant très élevé de certains chèques qu'il aurait dû toucher.

Un hasard fit que ces encaissements n'avaient pas pu être faits ce matin-là.

Ce qui donne plus d'éclat à ce crime, c'est le lien de parenté très proche qui unit l'assassin à l'un des directeurs de l'usine.

MARTIN-NUMA

LE PLUS GRAND DÉTECTIVE DU MONDE
(SUITE)

ROMAN INÉDIT par LÉON SAZIE (Auteur du "Pouce")

CHAPITRE L

LA MAISON INCONNUE (suite).

Ayant alors acquis la certitude que rien de suspect ne se trouvait dans le jardin, il redescendit.

— On peut y aller, — dit-il. — Personne.

Julot monta à son tour à l'échelle de bambou.

Julot portait un gros paquet de cordes. C'était une échelle de cordes qu'il devait accrocher au mur.

Ce mur portait piqué sur son arête des morceaux de verre.

Contre les cambrioleurs ces morceaux de verre sont une arme de défense plus que ridicule.

Julot en effet jeta sur le mur un tapis de jutte comme ceux dont on se sert pour faire la piste des cirques et forma une sorte de selle sur le mur qui couvrit les morceaux de verre et les mit dans l'impossibilité de blesser.

En même temps, tout à son aise il accrocha par deux crampons de fer l'échelle de corde qu'il déroula ensuite de l'autre côté.

Il descendit dans le parc et disparut.

Ce fut pour nous un moment d'anxiété.

Martin-Numa était remonté à l'échelle de bambou et suivait les opérations de son homme dans le parc.

Peu après il fit un signe.

— Allons, — dit Prosper. — Allons... à nous...

Il fit passer d'abord à Martin-Numa une sorte de planchette articulée au bout d'un bâton, dont il se fut sur le moment impossible de savoir la destination, l'emploi, l'usage.

Peu après nous montions tous à l'échelle de bambou.

De ce côté un homme se tenait.

Cet homme portait une lanterne sourde.

Il demeura à cheval sur le mur à même la selle de jutte, sur les morceaux de verre.

C'était le veilleur.

L'homme qui demeurait en communication avec les hommes du parc et ceux de la rue.

En outre la lanterne sourde devait servir, en cas de retour prompt, à indiquer la route à Martin-Numa, à lui montrer dans la nuit le point où se trouvait l'échelle, et faciliter le retour, l'ascension, la fuite.

Maintenant nous nous avançons dans le parc.

Mais nous devons nous tenir l'un derrière l'autre et mettre exactement le pied où le premier, le chef de file, mettait le sien.

Car il était plus que certain que le parc se trouvait défendu par des pièges à loup, par des chausse-trappes, par d'autres moyens que nous ne soupçonnions pas, qu'on ne devait pas apercevoir.

Et ce n'était pas le moment de tomber ridiculement dans un de ces pièges, et de finir de cette façon une expédition qui s'annonçait si bien.

Je compris alors l'emploi du bâton à planchette.

Martin-Numa s'en servait, lui qui ouvrait la marche.

Il l'appuyait à terre avant de poser le pied et faisait pression.

Ainsi il aurait fait partir un piège, ou aurait senti la pointe d'une pique, tâté le creux d'une trappe.

De même que d'un coup de pince à gaz il aurait coupé tout fil électrique avertisseur qui pouvait être tendu dans le parc, ou relier les appareils de défense.

Quant Martin-Numa s'était rendu compte que rien ne se trouvait sous la

planchette, il posait le pied et avançait.

Nous faisons de même.

De la sorte nous pûmes gagner la maison.

Dans la demi-clarté elle apparaissait triste, fermée et silencieuse.

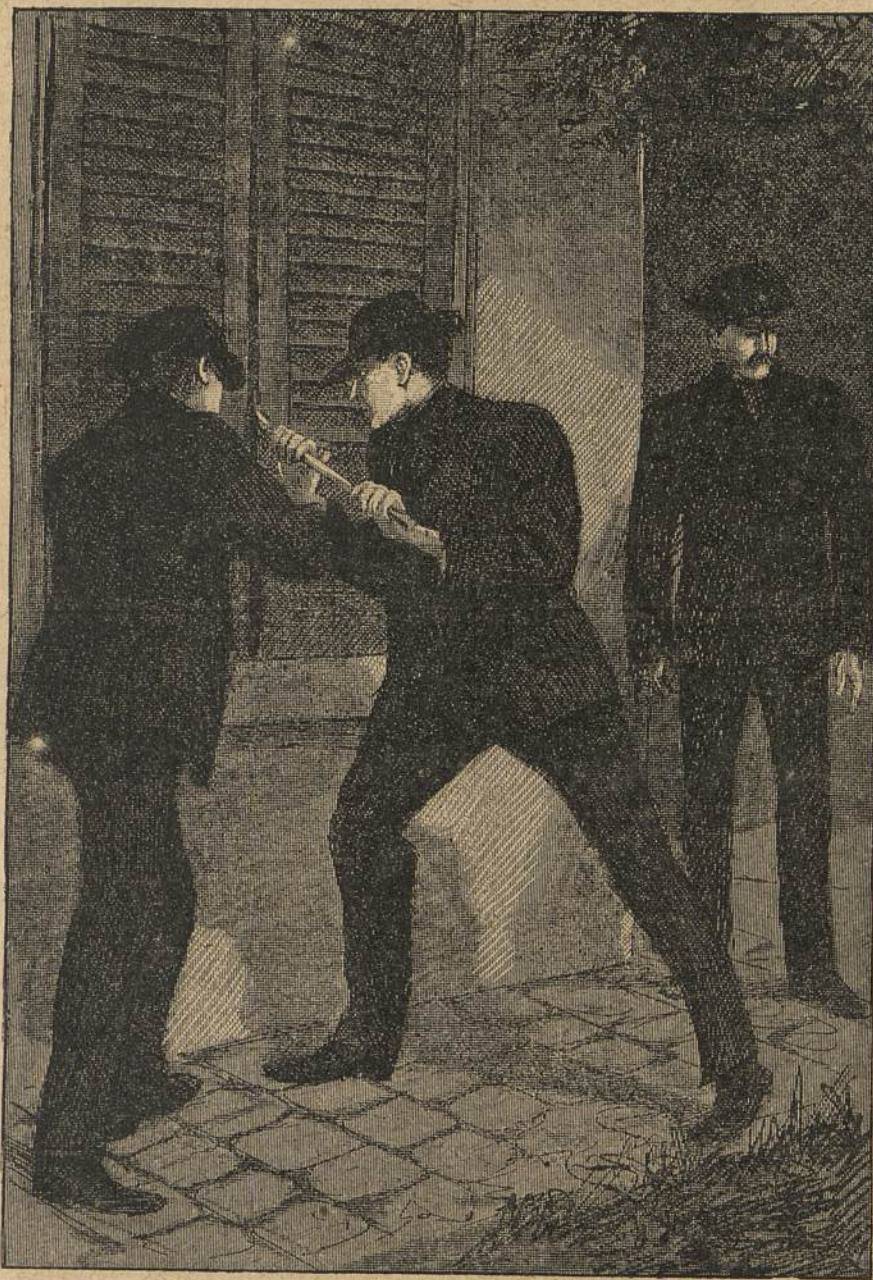
Abrité derrière le dernier massif, Mar-

c'était pour le roi des Détectives une question secondaire.

Autre question : y avait-il des chiens ?

Martin-Numa croyait pouvoir dire que non... Il n'y en avait pas.

Comment avait-il pu acquérir cette certitude ?



○ Avec des pinces spéciales en acier, ils opérèrent une pression. ○

tin-Numa l'étudiait, cherchait à la percer de son regard aigu, à en deviner les aîtres.

Ce silence, cette absence de lumière, ne le rassurait pas trop.

Il redoutait les maisons trop silencieuses, les maisons où la nuit on semble trop bien dormir.

Ce sont celles où l'on veille.

Martin-Numa se demandait où se trouvaient les prisonniers, et combien d'hommes étaient dans la maison.

Certes connaître cela eût bien facilité les choses.

Mais comme personne ne viendrait le dire, il fallait aller soi-même aux renseignements.

Quant au nombre des défenseurs,

De la façon la plus simple.

Dans la journée, Prosper était passé criant :

— Tondeur ! tond les chiens... coupe les oreilles !

Il n'est pas de chien à tondre ou non qui n'aboie en entendant le terrible tondeur.

Aucun n'avait dans le parc donné de la voix.

Cela ne suffit pas à Prosper.

Il envoya après lui Julot...

Julot fut un mendiant qui parcourut la rue jouant de la clarinette.

Il tirait de son instrument des sons lamentables, nasillards, pleurnichards.

Il insistait sur certaines notes spéciales qui sont très désagréables aux

oreilles des chiens et arrachent des hurlements, même à ceux qui demeurent insensibles aux appels du tondeur redoutable.

Julot pas plus que Prosper n'entendit aboyer.

Donc on pouvait conclure qu'il n'y avait pas de chien, à moins qu'on ne les tint dans la cave.

Mais dans ce cas on les aurait vus apparaître déjà...

Car la nuit les chiens qu'on tient dans une cave n'ont aucune raison d'être.

— Marchons, — dit Martin-Numa au bout d'un moment. — Allons !

Maintenant on arrivait au gravier qui s'étendait devant la maison.

Ici, aucun danger de piège à loup ou d'autre engin.

Profitant de l'ombre que les arbres projetaient sur le sol, Martin-Numa et Prosper s'élançèrent vers la maison.

Ils s'attaquèrent avec une adresse, une dextérité, une promptitude que leur aurait enviée les plus habiles cambrioleurs à l'un des volets qui fermait la porte fenêtre.

Aux marques laissées sur les marches ils avaient reconnu que c'était l'entrée de la maison.

Les marches en effet étaient plus usées à cet endroit et montraient que les souliers plus souvent les usageient que le reste du perron.

C'était donc par là qu'on entrait et qu'on sortait.

C'est à ce volet que Martin-Numa s'attaqua sans hésitation.

De l'endroit où il m'avait été recommandé de me tenir sans bouger je voyais parfaitement Martin-Numa et Prosper manœuvrer.

Ils tatèrent le volet, puis avec des pinces spéciales en acier qu'ils glissèrent dans les rainures ils opérèrent une pression.

Et bientôt sans bruit, l'un des volets tourna sur lui-même, tout doucement sans faire le moindre bruit.

Derrière le volet ouvert apparut la croisée-fenêtre.

Martin-Numa opéra un travail du même genre.

Et de même, silencieusement, la croisée-fenêtre s'ouvrit à son tour.

Il n'y avait plus qu'à pénétrer dans la maison.

Mais Martin-Numa quand il voulait prendre des précautions, les prenait admirablement, n'en négligeait aucune.

Tout autre à sa place ayant vu l'huis ouvert serait entré.

Pas lui.

— Ouvrir une porte — on l'a dit souvent — ce n'est rien... C'est pénétrer dans la maison qui est dangereux.

Martin-Numa et ses hommes ayant doucement ouvert la porte-fenêtre, au lieu d'entrer immédiatement dans la maison, se tinrent plaqués contre la muraille, écoutant, étudiant.

Puis Martin-Numa retira son veston.

La doublure de ce veston était grise, très apparente dans la nuit.

Il enroula le veston autour du bâton qu'il avait conservé de façon à mettre la doublure à l'extérieur.

Puis il passa cette espèce de mannequin par la porte entr'ouverte.

Il le retira et le rentra de nouveau, le portant de chaque côté de la porte.

C'est ainsi qu'opèrent les Arabes quand ils pénètrent dans une maison par le mur dans lequel, à leur habitude ils ont percé un trou.

Ils passent ainsi tout d'abord un mannequin.

Si par hasard leur travail de perceur de muraille a été entendu, que l'on soit à l'affût derrière le mur avec un sabre ou un revolver, l'énerverment, la surprise font que le plus souvent malgré soi ou frappe sur ce mannequin ou on tire sur ces chiffons.

Les voleurs avertis s'empressent de déguerpir.

* Voir l'Œil de la Police n° 37.

Tous droits de reproduction, traduction et mise à la scène réservés.

PROCHAINEMENT
Grand Concours Général de MARTIN-NUMA

Martin-Numa usa du stratagème des cambrioleurs arabes.

Son mannequin n'ayant pas été accueilli par un coup de sabre, d'épée ou de revolver il put penser que derrière le mur personne ne se trouvait.

Alors il revêtit promptement son veston.

Puis il prit son élan et bondit dans la pièce.

C'était un moyen prompt, sûr de déjouer le coup, pour le cas où le stratagème du mannequin étant connu, on attendait l'homme après le mannequin.

Ce bond, ce saut devait dérouter celui qui se tenait à l'affût.

Martin-Numa et ses hommes portaient des chaussures qui ne font pas de bruit, qui ne glissent pas, et ne laissent pas de traces sur le sol.

Moi-même j'étais équipé de la sorte...

Après Martin-Numa, Prosper, puis Julot entrèrent dans la pièce de la même façon, par un bond.

Et je vous garantis que celui de Julot fut merveilleux.

Puis ils disparurent dans le noir.

Et je demeurai dans l'ombre du massif avec deux hommes de Martin-Numa qui attendaient, veillaient, prêts à accourir au premier appel.

En somme Martin-Numa rendait au commandant la monnaie de la pièce.

Il refaisait chez lui ce que le commandant avait tenté à la villa de nos amis.

Quel allait être son sort !

J'avoue que j'étais dans une anxiété extrême.

J'ai passé là un moment terriblement poignant.

Pour moi-même, je ne craignais rien...

Mais pour eux, pour lui, pour cet homme admirable que je venais de voir disparaître d'un bond, entrer dans le noir de cette immense pièce, comme s'il avait fait un saut dans un abîme.

Au bout d'un assez long moment, d'un espace de temps qu'il me fut impossible d'évaluer je vis apparaître Julot.

Julot marchait dans le jardin tout bonnement, tout tranquillement comme s'il se trouvait dans une villa que n'entourait aucun mystère.

Il vint à nous et en riant il nous dit :

— Ça y est !

— Qu'est-ce qui y est ? — lui demandai-je.

— Les peintres sont libérés. Les hommes du commandant sont endormis.

Il ajouta en riant.

— Nous sommes chez nous !...

Selon l'ordre de Martin-Numa il me dit de le suivre.

Me prenant la main il me conduisit à travers la grande salle et me fit monter par un escalier qu'éclairait seulement un modeste quinquet plus fumeux que lumineux.

Il m'emmena dans une chambre où je retrouvai Martin-Numa... assis dans un vieux fauteuil qui fumait tranquillement une cigarette.

Dans le lit un homme dormait profondément.

Je compris pourquoi cet homme avait le sommeil aussi profond.

Dans la chambre flottait une odeur de chloroforme.

Martin-Numa la chassait en fumant.

— Mon lancier du premier Empire, — me dit Julot me montrant le dormeur.

Dans une autre chambre un autre homme dormait de même et Prosper fumait pour chasser la senteur du chloroforme, ne pas laisser de trace pour le lendemain.

— Ils en ont ainsi pour au moins cinq heures, dit Martin-Numa, — nous avons le temps de visiter la maison.

Il portait ainsi que Prosper une lanterne sourde, car il ne voulait pas éclairer trop vivement les pièces afin que du dehors aucune lumière insolite ne vint donner l'alarme, si quelque espion se trouvait aux environs, sachant la maison endormie régulièrement.

Dans leur chambre les peintres dont Martin-Numa prenait la physionomie, réveillés, s'habillaient rapidement, et s'apprêtaient à prendre la clef des champs.

La maison était bien, comme nous le supposions, la grande maison du siècle du grand roi, aux salles immenses, admirablement décorées de boiseries sculptées, de tapisseries.

Les meubles du temps, authentiques répandaient au cadre.

C'était bien la vieille demeure du grand seigneur, gardée en bon état d'attribution grâce à un miracle, malgré les

bouleversements politiques, qui en France ne changent rien, mais détruisent les choses intéressantes, ne donnent aucun progrès et ne laissent que des regrets.

Nous fîmes une promenade artistique du plus grand intérêt.

Et ici il nous advint une petite aventure dont nous ne nous tirâmes que grâce à l'ingéniosité du roi des Détectives.

Nous avions franchi une porte qui nous mit en face d'un escalier.

Cet escalier s'enfonçait sous terre.

— Allons voir ici — dit Martin-Numa.

Nous le suivions, Julot et moi.

Après s'être enfoncé, cet escalier remontait, puis un couloir apparaissait.

Couloir assez long qui tournait.

Au bout d'un certain temps de marche dans ce couloir nous nous trouvons en face d'un autre escalier.

nous ne le serons pas bien longtemps.

— Qu'allez-vous faire ?

— Je pourrais taper aux murs pour reconnaître le creux, le bois ou le fer de la porte... mais je ne veux pas faire de bruit.

« Nous allons nous guider à vue de nez.

Martin-Numa ajouta :

— Etablissons d'abord la situation.

Il posa son bâton le long du mur.

Et il consulta une boussole breloque qui pendait à sa chaîne de montre.

— Bon, — fit-il, — maintenant allons... nous devons fatalement passer sur nos pas ou sur nos têtes, sans nous en douter.

« Maintenant nous le verrons.

« J'ai pris le point... la position.

« En route.

Nous voilà marchant rapidement dans ce souterrain.

cet escalier... elle est inévitablement près de l'autre.

« Pour ne pas faire erreur, nous n'aurons qu'à laisser un signe ici... et gagner l'autre escalier.

Nous cherchons, nous tâtons les murs. Et nous ne trouvons rien.

— Bon, — fit Martin-Numa sans trouble. — Alors c'est à l'autre.

« Mais avant d'aller là-bas... faisons ici une marque pour le cas où nous aurions refait le chemin sans nous en douter et où nous serions revenus sur nos pas, malgré nous.

Martin-Numa tira deux gros sous de sa poche.

Il les mit sur l'une des marches de l'escalier de pierre.

Les deux sous n'étaient guère apparents.

Mais qui savait qu'ils étaient là, les devait facilement découvrir, retrouver.

— Mon cher Courville — me dit-il — je pourrais mettre là un signal plus apparent, plus visible.

« Mais je n'y tiens pas.

« Je pourrais mettre une cigarette, un papier, un mouchoir dont le blanc trancherait avec le noir de cet escalier humide, gluant.

« Mais je ne veux rien laisser de personnel, rien qui puisse faire reconnaître que des étrangers sont venus ici.

« Alors je mets ces deux gros sous.

« Rien n'est plus anonyme que des sous.

« Admettons que le commandant, que ses hommes quand ils vont faire des recherches pour savoir ce que sont devenus leurs prisonniers peintres, trouvent ces deux sous.

« Ils ne pourront leur donner de maîtres.

« Je les mets au défi de dire à qui ils ont appartenu et qui a pu les déposer là.

« Car n'importe qui peut perdre deux sous même dans un souterrain, même ici... où passe cependant peu de monde.

« Donc le commandant ne peut reconnaître le passage de Martin-Numa et peut croire que c'est lui ou quelqu'un des siens qui a laissé tomber ces sous.

— Très juste.

— Et pour nous ils nous guideront suffisamment...

Nous revoilà en chemin.

Bientôt nous nous trouvons en face d'un escalier.

Martin-Numa se baissa, tâta les marches...

— Les deux sous y sont, — fit-il. — Les voilà...

Le problème devenait inquiétant.

Mais Martin-Numa se mit à rire.

— Je vais comme un enfant, — dit-il, — je vous demande pardon... j'ai eu une distraction.

« Suivez-moi...

« Cette fois nous ne pouvons nous tromper.

Nous repartons...

— Attention — nous dit Martin-Numa — c'est ici que je me suis trompé...

« Au lieu de continuer à descendre, de suivre la pente du souterrain nous devons monter.

« Marchons à reculons pendant un moment.

Nous marchâmes comme il l'indiquait.

Tout à coup il nous dit :

— Maintenant nous pouvons aller droit... nous sommes dans le bon chemin.

« Nous n'allons pas tarder à trouver l'escalier.

« L'escalier sans les sous.

En effet quelques instants après nous nous trouvons en présence d'un escalier.

Nous cherchons les sous.

Les sous n'y étaient pas.

— A moins, — nous dit Martin-Numa — que quelqu'un les ait pris et c'est plus qu'improbable, nous sommes sur l'escalier que nous cherchons.

Alors il nous donna l'explication du mystère... la clef du labyrinthe.

— Il est composé, — nous dit-il, — de trois cercles à peu près égaux.

« Mais le cercle du milieu est plus bas que les deux autres.

« De sorte que quand on part d'un escalier, on descend.

« On suit la pente... on tourne et on remonte ensuite.

« Mais on remonte dans le même cercle...

« Et on revient au même escalier, infailliblement.

— C'est vrai.

— Pour ne pas subir cet effet d'entraî-



○ ○ Nous cherchons les sous. Les sous n'y étaient pas. ○ ○

— Montons, — fit Martin-Numa, — c'est très curieux.

Nous montons pour redescendre bientôt après et nous trouver encore dans un couloir.

Ce couloir nous conduisit à un nouvel escalier.

— Oh ! oh ! — fit le roi des Détectives, — nous n'en sortirons jamais...

« C'est le palais de Dédale.

« C'est le labyrinthe.

— Ça m'en a l'air... Croyez-vous vraiment que ce soit le même escalier ?...

— Pas de doute.

— Mais où est la porte par laquelle nous sommes entrés ?

— La porte est masquée fort adroitement.

— Alors nous sommes prisonniers.

— A peu près.

— Diable.

— Rassurez-vous, mon bon Courville...

De temps en temps Martin-Numa disait :

— Bon... Nord... Nord-Est... Sud gauche.

Il me dit :

— C'est bien ce que je pensais. Nous revenons sur nos pas deux fois.

« En sens inverse chaque fois.

« Et l'escalier est double.

« Parfait... c'est enfantin...

« Venez... un peu de jambes... Heup.

Nous nous remettons en route.

Martin-Numa consultait de temps en temps sa boussole.

— Voilà, — fit-il, — nous allons retrouver l'escalier au haut duquel j'ai posé mon bâton.

« Montons ces marches.

Voilà mon bâton.

C'était exact.

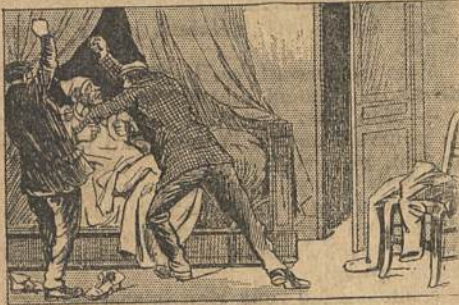
— Donc, — dit Martin-Numa, — si nous ne trouvons pas la porte près de



DE LA POLICE DANS LE NORD

A COUPS DE COUTEAU. — M. Mercier, d'Amiens, invitait un ivrogne à « fermer son gramophone » à cause de l'heure tardive. L'ivrogne prit fort mal la plaisanterie et gratifia M. Mercier de nombreux coups de couteau. Mais la police a rattrapé ce dangereux noctambule; il s'appelle Drevel et pourra cuver son vin en prison.

SOMME.



ASSAILLI AU LIT. — M. Vandewelle, de Touroing, était encore couché quand deux individus pénétrèrent chez lui, puis sans dire un mot, se jetèrent sur lui et se mirent en devoir de l'assommer. M. Vandewelle parvint à se dégager et armé de son fusil, il tint à distance ses agresseurs qui se vengèrent en cassant méthodiquement toute la vaisselle de leur victime.

NORD.



NE JOUEZ PAS AVEC LES ARMES A FEU. — Pour distraire un bébé d'un an, à Cayron-Saint-Martin, un pupille de l'assistance publique n'avait rien trouvé de mieux que de mettre en jous l'enfant et de faire jouer la gachette. Mais le fusil était chargé; le coup partit et l'enfant fut tué net. Le désespoir des parents fait peine.

NORD.

ACCIDENT D'AUTOMOBILE. — M. Pierron, directeur d'usine à Troyes, revenait de Remuremont avec sa femme, son enfant et son père en automobile. Soudain la direction se brisa et l'auto fut précipitée contre un arbre. Les voyageurs n'eurent pas grand mal, sauf M. Pierron qui conduisait et qui a eu le ventre perforé par le volant.

VOSGES.



LA HAINE AU VILLAGE. — A Namps-an-Mont on met le feu aux récoltes et deux granges ont été incendiées. Pandore recherche les auteurs de ces stupides et criminelles vengeances.

SOMME.

BLESSÉ PAR UNE VACHE. — Un domestique, Jean Vergotte, 57 ans, à Liévin, conduisait une vache au pâturage, lorsque la bête, rendue furieuse par la piquette des mouches, se rua sur lui, le renversa, et après l'avoir horriblement piétiné, lui laboura le ventre et les reins à coups de corne.

LIÉVIN.



AMPUTÉ PAR UN WAGON. — Un chef de train de la compagnie des tramways de l'Artois, M. Honoré, est tombé si malheureusement sur la voie en gare de Béthune qu'il a eu le bras gauche broyé sous les roues d'un wagon.

PAS-DE-CALAIS.

SUICIDE D'UN FRAUDEUR. — Un fraudeur du nom de Renard, expulsé de France, franchissait ces jours derniers le territoire de Pontreuve et était aussitôt aperçu par un douanier de service. Le fraudeur qui portait dans sa ceinture une énorme quantité de tabac voulut prendre la fuite. Mais cerné sur le bord de la Lys et ne sachant pas nager, plutôt que de se laisser prendre il prit le parti de se jeter à l'eau. Le voyant en danger, le douanier très humain lui jeta une corde mais Renard ne put la saisir. Un chien fut envoyé à son secours au moment où il coulait à pic. Un batelier arriva qui parvint à le repêcher, mais le malheureux avait cessé de vivre.

FRELINGHIEN.

nement qui nous ramènerait au point de départ... comme cela nous est d'ailleurs arrivé... qu'avons-nous fait ?

« Avec ma boussole j'ai relevé trois tours complets d'aiguille.

« Ce qui m'a indiqué par conséquent trois cercles.

— Exact.

— Donc ayant marqué un des escaliers, si parfaitement égaux qu'on ne les distingue point... nous nous sommes mis en route.

« Quand l'aiguille de ma boussole a fait un demi-tour sur le cadran... j'ai calculé que nous avions fait le sixième de notre course.

« Nous ne devions pas laisser faire un tour complet à l'aiguille sans revenir à notre point de départ.

— Très clair, nous aurions fait un cercle, par conséquent regagné l'endroit d'où nous étions partis.

— Parfaitement.

— Et nous étions entraînés par cette pente fatale.

« Malgré nous nous allions comme la première fois remonter.

— Qui.

— C'est pour cela, pour que mon aiguille de boussole garde sa position, que nous avons pendant quelque temps marché à reculons...

« De la sorte nous nous sommes engagés dans un couloir qui remontait, lui aussi, mais au lieu de tourner sur nos pas, nous avons continué notre chemin faisant un second demi cercle...

— Ce qui nous amena au tiers du chemin.

— Nous avons repris notre route gardant toujours le sens de notre boussole et nous sommes arrivés au bon escalier.

— Que voici.

Martin-Numa nous dit alors :

— Le problème est assez ingénieux dans sa simplicité apparente.

« Pas de détours, pas de recoins, pas d'angles, mais des murs contre lesquels on vient se casser le nez.

« Des lignes en rond, toutes semblables, ayant seulement des pentes douces qui vous entraînent... et vous trompent admirablement.

« Pour en sortir, il ne fallait pas se laisser aller à ces pentes insidieuses.

« Le secret est de ne jamais faire un tour complet.

« Nous avons nous fait trois moitiés de cercle, plaçant deux en haut... une en bas...

« Notre graphie de route est en quelque sorte un *w* très ouvert et très arrondi.

« Nous avons mis notre point de départ à gauche et nous avons marché le gardant constamment à gauche, de sorte que nous ne sommes pas revenus sur nos pas... et que nous voici sur l'autre escalier.

« Celui qui doit donner sur la porte par laquelle nous sommes entrés ici...

Julot s'était mis tout en écoutant la démonstration de son chef à chercher la porte...

Il ne fut pas long à la découvrir parfaitement dissimulée dans la muraille.

Peu après avec un soupir de soulagement nous sortions de ce souterrain.

— Ce souterrain — nous dit Martin-Numa plus tard — ne doit pas être aussi inutile qu'il paraît du premier abord.

« Nous ne connaissons que la porte donnant sur la maison, sur les salles du dedans...

« Mais il doit avoir une entrée autre que celle-là.

« Je gage qu'un couloir, une entrée y conduit quand on arrive du dehors, de la rue...

« On doit trouver l'autre porte donnant sur l'escalier.

« On s'y engouffre et on tourne ainsi dans le souterrain pendant son temps, et permettant aux habitants de la maison de prendre leurs dispositions de défense ou de fuite.

« C'est très ingénieux.

... Comme nous rentrions dans la grande salle, nous vîmes Prosper et les deux peintres qui nous attendaient.

Martin-Numa dirigea vers les peintres le rayon de sa lanterne sourde, pour me les montrer.

Je ne pus retenir un cri de surprise.

Il me sembla vraiment avoir en face de moi, sous mes yeux, mon ami Martin-Numa, et Prosper, quand je les accompagnais dans la forêt de Fontainebleau et qu'ils faisaient leurs tableaux.

— C'est bien nous — me dit Martin-Numa en riant...

— Oui, oui... c'est absolument vous.

— Bon... maintenant, filons... Nous n'avons plus rien à faire dans cette admirable maison.

Peu après nous retraversions le parc, et nous regrimpions à l'échelle de corde pour franchir le mur et descendre de l'autre côté.

Une fois dans la rue la petite troupe s'éparpilla suivant un ordre donné, une consigne établie.

Julot qui venait en dernier eut soin de ne laisser derrière nous dans le parc aucune trace de notre passage.

Ensuite Martin-Numa prit cette précaution de faire rétablir la fermeture de la porte et du volet qu'il avait si adroitement ouverts pour pénétrer dans la maison.

— Jamais, — dit-il, — jamais, ils ne devineront que nous sommes venus chez eux !...

Martin-Numa tenait essentiellement à ce que le commandant crût à l'évasion pure et simple de ses peintres prisonniers, sans qu'il lui fût possible de supposer que le roi des Détectives y était pour quelque chose.

Cela afin de ne pas donner au commandant le moyen d'acquiescer à la certitude que les peintres faisaient partie des hommes du roi des Détectives, et pour que le doute, l'inquiétude demeurassent entiers chez lui.

Peu après, les peintres ayant escaladé la muraille grimpaient dans une automobile et gagnaient Paris.

Et la maison mystérieuse, le parc aux arbres élevés qu'entouraient les hautes murailles continuaient leur repos calme et silencieux que personne, que rien ne semblait avoir troublés.

... Tard, très tard dans la matinée, les deux hommes à qui incombait la charge de garder la vieille maison et de veiller sur les prisonniers, se réveillèrent.

Ils ne se doutaient pas tout d'abord de l'heure qu'il pouvait bien être quand ils s'arrachèrent lourdement à leur profond sommeil.

Mais en jetant un coup d'œil sur leur montre, sur la pendule qui ornait la cheminée, les deux hommes, dans leur chambre respective, poussèrent un cri d'étonnement.

— Midi moins quelques minutes !...

Ils n'en revenaient pas.

« Oue s'était-il donc passé ?

Pourquoi ce sommeil ?

Les chambres des deux hommes étaient assez éloignées l'une de l'autre.

Ils ne pouvaient se communiquer leur étonnement sans faire un assez long voyage, sans monter ou descendre un étage, sans parcourir de longs corridors.

Mais chacun de son côté tout en ressentant une grande surprise de ce sommeil anormalement prolongé, croyait être seul à l'avoir goûté.

Tous les deux pensaient en même temps chacun de son côté que le camarade s'était réveillé à l'heure habituelle, et avait pris sa faction, son service.

Ni l'un ni l'autre ne se doutait de la réalité de l'aventure.

Et chacun restait absolument tranquille, rassuré.

Les suites de ce sommeil ne devaient pas être graves.

Ils s'habillèrent donc comme de coutume, seulement quelques heures plus tard.

Puis ils descendirent l'un à peu de distance de l'autre, quittèrent leur chambre et se retrouvèrent dans le petit salon où ils se réunissaient le matin.

Ils eurent à peu près le même cri :

— Hé bien... tu as dormi jusqu'à maintenant.

— Tu en as fait un somme !

Mais aussitôt :

— Et nos peintres ?

— Que sont devenus nos peintres ?

— Ont-ils dormi eux aussi comme nous ?...

— Ils dorment peut-être encore...

Ils passèrent dans la bibliothèque, dans le fumoir, dans le grand salon enfin... dans la pièce qui communiquait avec le jardin.

Tout était fermé... tout se trouvait en l'état où la veille ils l'avaient laissé.

— Ils ne sont pas descendus, — firent les deux gardes.

— Curieux que nous ayons tous si bien dormi cette nuit.

Ils montèrent alors aux chambres des peintres.

Jusqu'à présent ils ne concevaient aucune inquiétude.

De l'étonnement seulement.

Ici leur sentiment devait se modifier. L'émotion qui les attendait ne devait par être petite.

Les portes des peintres restaient fermées.

Doucement d'abord, les gardiens gratterent à la porte.

Puis n'obtenant pas de réponse ils frappèrent du doigt.

Ils dirent ensuite :

— Hé là !... On dort encore !

— On ne pense pas alors à se lever aujourd'hui.

— Il va être midi.

— Midi...

Mais n'obtenant pas plus de réponse qu'au premier moment, ils se décidèrent à ouvrir la porte.

Le même cri de stupeur s'échappa de leur gorge contractée.

— Vides...

Les chambres étaient vides.

— Partis...

Les peintres étaient partis.

Ils virent les lits défaits comme quand on s'est levé après une nuit de repos.

Tout était dans l'état des chambres le matin.

Mais de peintres pas l'ombre.

Un espoir leur restait.

— Peut-être sont-ils dans le parc.

Aussitôt nos deux peintres redescendirent.

Ils ouvrent la grande porte vitrée sans remarquer que puisqu'elle était fermée les peintres n'avaient pu sortir.

Et ils se précipitèrent dans le parc.

Ils parcoururent les allées, appelant les peintres prisonniers.

Naturellement ils n'obtinrent pas plus de réponse que tout à l'heure quand ils heurtaient à l'huis.

Alors ils commencèrent à non plus seulement avoir de l'inquiétude, mais à être littéralement affolés.

Ils parcouraient les allées, regardaient sous les taillis, derrière les arbres.

Puis ils examinèrent les murs, cherchèrent attentivement s'ils relevaient une trace d'escalade.

Mais ils ne trouvaient rien.

Alors il leur vint à l'idée que les peintres avaient pu vouloir s'échapper par la porte de la rue.

Mais ils étaient trop sûrs du secret qui la commandait pour que cette tentative ait pu être couronnée de succès.

Cependant, par acquit de conscience, ils s'y rendirent.

La porte était fermée et le secret qui gardait les noms n'avait pas été troublé.

— Peut-être dans les salles de conseil ? — se dirent les gardes.

Ce qu'ils appelaient les salles de conseil étaient ces salles dans lesquelles les peintres avaient tout d'abord été conduits qui contenaient la chambre des interrogatoires, le tribunal et la barre de supplices...

Mais les portes qui y conduisaient étaient également absolument fermées.

Elles prouvaient que personne ne s'était attaqué à elles.

Tout à coup la même pensée jaillit dans le cerveau surexcité, des deux gardes.

— Que nous sommes bêtes ! — s'écrièrent-ils. — Nous allons les chercher où ils ne peuvent se trouver et nous ne pensons pas au seul endroit où ils peuvent être allés, qui soit accessible.

— Au souterrain.

On sait en effet que le souterrain n'était fermé que par une porte facilement accessible.

Ce souterrain était un moyen de garde de la maison.

Qui s'y engouffrait y demeurait presque infailliblement, ou du moins mettait tant de temps à en sortir qu'on avait le loisir d'accourir.

Il fallait l'ingéniosité de Martin-Numa pour en découvrir le secret.

Les deux gardes, comme tous les gens qui n'ont plus qu'un espoir, et veulent croire qu'en lui est leur salut, en toute confiance, certains de ne pas se tromper coururent au souterrain.

Ils descendirent par l'escalier que nous connaissons.

Ils appelèrent.

Pas plus que tout à l'heure, ils n'obtinrent de réponse.

Alors plus troublés encore qu'après les déconvenues précédentes ils descendirent quand même dans le souterrain.

Et ils le parcoururent en tous sens.

Force leur fut de reconnaître l'inanité de leurs recherches.

Ils durent se rendre à l'évidence.

(Lire la suite au prochain numéro.)

LES BRISEURS DE CHAINES

Grand roman dramatique (suite) *

PAR JULES MARY

DEUXIEME PARTIE

VII

RIVALES (suite).

Et plus bas encore, honteuse, le front rougissant, balbutiante, pendant qu'un froid mortel envahissait son cœur chaste :

— Ecoutez donc, George, écoutez, voici ce que j'ai vu... J'ai vu à Paris, dans la serre de notre salon, pendant qu'ils se croyaient seuls, j'ai vu un homme et une femme, deux grands coupables, qui échangeaient des aveux d'amour... J'ai entendu leurs aveux, George, ne niez donc pas... et j'ai vu leurs baisers...

Sa voix parut se déchirer :
— J'ai pensé à l'honnête homme qui aime cette femme et que l'on trompe... et j'ai pensé aussi à moi, oui, à moi !... J'ai senti que toute ma vie se brisait et que je tombais dans un grand vide où rien ne m'arrêtait et où je tournais, tournais sans cesse, sans jamais rencontrer le fond...

Elle pencha la tête sur le dossier du banc où elle était assise.
Elle fermait les yeux. Son visage était couvert d'une pâleur profonde. En effet, la vie semblait s'être retirée de l'enfant. Elle était sans mouvement.

— Sabine ! Sabine ! ma chère Sabine !...
Elle n'entendait pas. Elle était évanouie.

Heureusement l'eau du bassin, dégringolant de la source parmi les roches, était glacée. Il ranima la jeune fille qu'il avait prise dans ses bras, comme une sœur.

Rodolphe était dans une émotion extraordinaire.

Le reproche de Sabine était allé droit à son cœur...

Maintenant, oserait-il jamais lever les yeux sur elle ?

Loin de Diane, il ne subissait pas la toute-puissante influence de sa séduction. Près d'elle, il se laissait emporter par la violence de la passion qu'elle lui avait inspirée.

Et il l'aimait d'autant plus qu'il avait reçu son aveu, car Sabine ne s'était pas trompée... Diane, fouguse et violente, aimait le forçat !...

Longtemps, il garda Sabine dans ses bras, ainsi...

Il murmura :

— Sabine, mon enfant, revenez à vous ! Vous me faites peur... Sabine, vous vous trompez, je vous le jure... je... n'aime pas cette femme... Sabine, les promesses d'autrefois, je ne les ai pas oubliées... Ce serait oublier ma vie... puisque ma vie votre mère a le droit de me la réclamer... Sabine, mon enfant, ouvrez les yeux, pardonnez-moi, pardonnez-moi...

Elle était trop heureuse, malgré tout, et elle ne faisait aucun mouvement.

Enfin, elle se souleva, toute alanguie par cette étreinte... les yeux éblouis, emplis d'une aveuglante lumière comme si elle avait voulu regarder le soleil en face...

— George, dit-elle, voulez-vous m'obéir ?...

— Oui, fit-il tremblant.

— Qu'allait-elle ordonner ?

— Il faut nous quitter, mon ami... Il faut ne plus jamais revenir à la villa...

— Sabine !

— Bien plus, il faut qu'à Paris, vous ne veniez plus nous voir. Vous trouverez un prétexte pour vous éloigner, au besoin vous quitterez Paris, vous quitterez la France, vous me comprenez, George ? Il ne faut plus voir cette femme...

— Mais, ne plus voir... cette femme... c'est aussi ne plus vous voir.

Elle eut un sourire triste.

* Voir l'Œil de la Police n° 37.

— Voici la première fois que nous avons un entretien depuis notre retour de l'île maudite... Vous avez évité de me parler, avec une persistance qui souvent m'a fait pleurer, car je n'ai pas de reproches à m'adresser et je ne méritais pas que tant de peine me vint de vous... Nous ne nous verrons plus... Cela vaudra mieux, peut-être pour tous les trois...

Il hésitait... touché jusqu'au fond du cœur par les larmes de cette enfant prêtes à jaillir... et dompté par sa passion...

Si Diane avait été là, il eût refusé. Heureusement, Diane était loin.

— Oui, dit-il, je partirai puisque vous l'exigez... car je ne veux pas que vous puissiez dire, une seconde fois, que j'ai manqué à mes promesses... et que je suis traître à mes amis et à mes serments...

— Oui, oui, partez, George, partez bien vite, partez sans la revoir, car, je suis femme, moi, et j'ai l'instinct des dangers que cette femme peut vous faire courir... Oui, oui, si vous la revoyez vous êtes perdu... Partez sans qu'elle le sache... partez sans lui dire le secret de votre retraite... Adieu, George, adieu, ami très cher...

Il se leva.
Elle lui tendit les mains...

Il ne les prit pas... Il restait immobile, comme foudroyé, les yeux fixés au loin. Et tout à coup, elle aperçut, frémisante, ce qu'il regardait ainsi.

C'était Diane !
Sabine comprit que tout était perdu.
— Ne la regardez pas, George, ne la regardez pas !

« Oh ! mon Dieu ! oh ! mon Dieu ! murmurerait l'enfant... »

Elle se sentait impuissante contre Diane... elle, la vierge au front pur, aux yeux chastes... et elle était envahie, elle aussi, comme autrefois Henriette, par un sentiment qu'elle ne comprenait pas encore :

La Haine ! ! !
L'apparition disparut, là-bas, sur la terrasse... la longue robe flottante s'évanouit derrière les massifs des fleurs...

Et Rodolphe alors baissa les yeux.
Il était reconquis : il ne voulait plus partir.

Alors, très bas, l'enfant murmura, avec une tristesse profonde :

— J'avais trois frères dans l'île Maudite... trois frères en qui ma mère m'avait dit que je pouvais avoir confiance... Ils étaient dévoués jusqu'à la mort... sans que j'eusse jamais su et sans que j'eusse demandé d'où venait un pareil dévouement... j'avais accepté leur affection à tous les trois comme je leur avais donné la mienne naïvement, ardemment, sans arrière-pensée...

Elle s'arrêta un instant.

Rodolphe l'écoutait, étreint par l'angoisse du remords... il l'écoutait comme on écoute une voix lointaine qui vous parle dans un rêve...

— Ils étaient trois... Déjà, ma mère me l'a dit, l'un est mort... dans les falaises rouges de la baie de l'île Maudite qui a dévoré tant de vies... Il ne me restait donc que deux frères... pour veiller sur moi... et pour protéger maman... Aujourd'hui, l'un des deux m'abandonne... Vous n'existez plus pour moi... comme si vous étiez mort... Il ne me reste plus qu'un frère... Jean Laumont... le dernier des Trois... Que le malheur s'abatte sur celui-là, et ma mère et moi nous resterons seules, abandonnées.

Il voulut parler. Il voulut la retenir. Elle s'éloigna, abîmée dans son deuil...

Il guetta son regard, une dernière fois.

Elle ne détourna pas la tête... Du reste, là-bas, sur la terrasse, l'apparition revenait séduisante, dangereuse... Tout son cœur se mit à battre de nouveau, désordonné, en tumulte...

Il laissa partir l'enfant... qui était le bonheur...

Il venait de voir Diane... Il retomba vers le malheur...

A peine avait-il quitté le banc de pierre de la fontaine qu'une longue forme sèche, maigre, se soulevait derrière les rochers artificiels...

C'était Céleste Cassoulet... Elle était venue dormir là. Elle était là depuis longtemps. Elle s'était réveillée tout à l'heure et des paroles étranges étaient venues frapper son oreille. Par malheur elle était trop loin pour tout entendre et sans donner l'éveil il lui était impossible de se rapprocher. Elle écouta, pourtant, accrochant au passage quelques mots dont elle essayait de reconstituer le sens.

Tout de suite elle avait reconnu la voix de Sabine, la voix de George...

— Tiens ! Tiens ! murmura-t-elle... On dirait presque un rendez-vous... Ils se connaissent donc tant que cela ?... Et madame, qui est amoureuse de son Yankee !

Elle écoutait :
— Trois frères ?... De qui parle-t-elle ?... Hein ?... l'île maudite ?... Ah bon ! Il s'agit de la Nouvelle-Algérie probablement ?... Pourquoi s'entretiennent-ils de la Nouvelle-Algérie ?

Elle écoutait encore :
— On dirait que la petite lui conseille de partir ?... Pourquoi ?... Elle l'appelle par son nom... George !... Et elle a envie de pleurer... Mais elle le connaît donc ?... Depuis quand ? Où se sont-ils connus ?... Ah ! comme c'est dommage de ne pas être un peu plus près !... Ils doivent ne pas vouloir qu'on les entende, car ils parlent presque tout le temps à voix basse...

Sabine s'éloigna... Rodolphe passa devant sans la voir... Céleste resta longtemps à réfléchir.

— Je ne comprends rien à tout cela, murmura-t-elle... mais ça n'est pas clair... je devine quelque manigance de cette fillette... Sous son air de douceur, elle a une volonté de fer, cette petite... Il y a là un secret, sûr !... quoi faire ? Faut-il mettre Diane sur ses gardes ?... Elle fut longue à prendre une résolution.

Après quoi :
— Non... le plus pressé c'est de faire venir mon frère. Il débrouillera l'écheveau.

Trois jours après, Cassoulet était à la villa des Myrtes.

Céleste le mit au courant.
— Je ne sais pas du tout ce qu'ils se sont racontés, disait-elle au petit agent... Je n'ai malheureusement entendu que des mots par-ci, par-là... Mais, je m'en méfie...

Le jour même de son arrivée, Cassoulet aperçut Rodolphe.

— George Haudfort, dit-il... l'homme de la Jeune-France et de l'île Maudite... Il ne se montra pas.

Diane, elle-même, ignorait sa présence à la villa.

Mais, lorsque Rodolphe fut parti, Cassoulet pria Céleste de l'annoncer.

— Que me veut-il ? demanda Diane.

Elle était encore tout alanguie par la visite de Rodolphe. A demi couchée dans un fauteuil, les yeux fermés, elle repensait aux paroles d'amour qu'elle venait d'entendre, elle revivait les courts instants qu'il lui donnait ainsi :

Et, tout bas, pour elle-même, heureuse d'aimer, elle se disait :
— Je l'aime !

L'entrée de Céleste Cassoulet l'avait brusquement tirée de son rêve.

— Ce qu'il veut, Madame le saura bientôt ; mais Bertrand vient exprès de Paris pour voir Madame et quand Bertrand se dérange, sauf respect, ce n'est jamais pour des prières...

Cassoulet fut introduit.
— Qu'y a-t-il ? fit-elle avec une voix de



DE LA POLICE
dans le Bassin du Rhône

LA QUESTION D'ARGENT. — Condamné à payer une pension alimentaire à sa belle-mère, le sieur Gazonon, de Saint-Haon, n'envoya jamais un centime à la pauvre femme. Celle-ci le menaça de l'huissier. Fou de rage, Gazonon se vengea sur sa femme qu'il tua à coups de pied dans le ventre. L'auteur de ce terrible drame est en prison.
HAUTE-LOIRE.



INCIDENTS EMOUVANTS. — Le fils de Mme Barraja est mort à l'asile à la suite de pratiques infâmes que lui fit subir le jeune Combes, un malheureux précoce et pervers. A l'audience où l'on jugeait Combes, Mme Barraja, prise de fureur, s'est précipitée sur le meurtrier de son enfant ; elle l'aurait mis en pièces si les gendarmes n'étaient pas intervenus.
TOULON.



TORÉADOR BLESSE. — A Mourcôt, près d'Arles, un toréador de Montpellier, François Deleus dit le Boucher, prenait part à une corrida provençale. En voulant exécuter un saut périlleux par dessus la tête du taureau, il fut blessé à la cuisse. La corne a entamé profondément les chairs.
BOUCHES-DU-RHON.

LE MARTYRE D'UNE FEMME. — Une jeune femme refusant de se prostituer, deux apaches lyonnais commencent par la battre à tour de bras, puis armés de rasoirs, ils entreprennent de la dépecer vivante. Ils lui avaient déjà abîmé le visage quand ses cris attirèrent des agents de police qui mirent les deux bourreaux en état d'arrestation.
LYON.



DRAME DE L'AMOUR. — Un jeune homme très répandu dans la société avignonnaise, M. Raoul Devron de Ferry, a été poignardé par sa maîtresse, Mlle Jeanne-Marie Thaulé, M. Raoul de Ferry ayant signifié à son amie qu'il entendait reprendre sa liberté, celle-ci lui plongea un couteau dans le cœur. La mort fut instantanée.
AVIGNON.

HORRIBLE MORT. — M. Benoît Buisson, âgé de 70 ans, cultivateur, était occupé ce matin à élaguer une charmille lorsque, perdant pied, il est tombé d'une hauteur de 4 mètres sur une fourche qui l'a traversé de part en part. Le malheureux vieillard a eu le courage d'arracher lui-même l'instrument, mais le sang a aussitôt jailli en abondance et il est mort après quelques minutes.
ISÈRE.



UN SATYRE SE PEND. — On a découvert accroché à un pin de la Roche-la-Molière le cadavre du sieur Jean Louison. Ce misérable s'est pendu pour échapper au châtiement. Jean Louison avait odieusement abusé de sa nièce âgée de 14 ans.
LOIRE.

UNE JEUNE FILLE VIOLÉE. — Vers huit heures et demie, une jeune fille de Billiat, à sept kilomètres de Bellegarde, Mlle Marie Georges, âgée de 22 ans, qui revenait du hameau de Davanod, distant d'environ 1 200 mètres du village de Billiat, a été attaquée et violée en pleine nuit, à mi-chemin entre ces deux localités, par un individu qu'elle n'aurait pas connu pour être de la région, et qui serait âgé d'environ 30 ans.
BELLEGARDE.



DE LA POLICE à Paris et dans la Banlieue

SOLDATS ATTAQUÉS. — Les réservistes cantonnés au camp de Bréau étaient journellement insultés et attaqués par des malfaiteurs qui les frappaient à coups de matraque; les hommes de garde ont fait une battue qui a amené l'arrestation des coupables. **FONTAINEBLEAU.**



LE PEINTRE PERD PATIENCE. — M. Pourchot, peintre de son état, rentrait chez lui portant un seau plein d'un beau vermillon d'où émergent plusieurs pinceaux. Une fille galeuse s'approche du peintre et lui murmura: « Viens-tu, chéri? ». L'ouvrier repoussa ses avances. La fille dépitée saisit l'ouvrier par le bras. Énermé de tant d'insistance, Pourchot prit l'un de ses pinceaux et, dans un mouvement de rage, badigeonna le visage de la dame trop amoureuse, qui se mit à pousser des cris effrayants, pour le plus grand plaisir des badauds. **PARIS.**



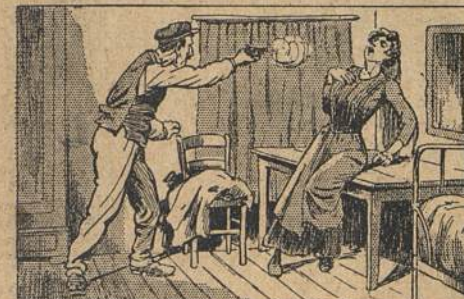
UN HUSSARD MEURT TRAGIQUEMENT. — Un petit hussard, âgé de dix-huit ans à peine, a été tué sur le champ de manœuvres du 2^e régiment de hussards d'un coup de pied de cheval reçu en pleine poitrine. La mort fut presque instantanée. Elle a cruellement ému tous les camarades du jeune soldat; il s'appelait Henri Fossé. **SENLEIS.**

ASSOMÉ PAR DES APACHES. — Un puisatier, M. Emile Granddier regardait son domicile quand il fut assailli rue Marcadet par une bande de rôdeurs qui l'assommèrent à coups de poing américain et lui dérobèrent 60 francs. **PARIS.**



ENFANT ÉCRASÉ PAR UNE AUTOMOBILE. — Une automobile qui marchait à une allure beaucoup trop rapide a écrasé le jeune Renaud; le corps de ce malheureux enfant a été décapité. Le chauffeur assassin ne s'arrêta pas; au contraire il accéléra l'allure. Mais la police veillait et il est aujourd'hui sous les verrous. **NEMOURS.**

EXPLOSION D'UNE BOUTEILLE D'HYDROGÈNE. — A l'usine oxydrique de Beauval, près de Meaux, où s'approvisionnent les ballons dirigeables, des ouvriers étaient occupés à remplir d'hydrogène des bouteilles en fer hautes d'un mètre, lorsque l'une d'elles céda à une pression de 250 kilogrammes fit explosion, atteignant le chef d'équipe M. Desailly qui eut les jambes brisées. **MEAUX.**



ELLE ME PRENAIT POUR UNE POIRE. — Un ouvrier polisseur, Alexandre Schmitt, a tué sa maîtresse Angèle Gallie parce qu'elle refusait de reprendre la vie commune; la malheureuse a reçu deux balles de revolver, l'une à la poitrine, l'autre au ventre. Au commissaire qui l'interrogeait, le meurtrier a répondu: « Angèle me prenait pour une poire. J'ai voulu lui montrer que je n'en étais pas une. » On a écarté le sinistre individu. **PARIS.**

rève, sans ouvrir les yeux, pendant qu'elle écoutait toujours, au fond de son cœur, les paroles d'amour.

Cassoulet, instruit par Céleste, avait compris.

Il haussa les épaules: — L'amour n'a jamais fait faire que des bêtises, madame, dit-il rudement.

Elle ouvrit les yeux, réveillée brutalement, les sourcils froncés...

Le regard menaçant de la fille aux cheveux d'or n'ébranla pas Cassoulet.

Il ajouta, sur un ton de mauvaise humeur:

— Et sans vous offenser, en fait de bêtises, vous êtes en train d'en commettre une... de première grandeur.

— Explique-toi.

— Vous êtes amoureuse...

Elle ne répondit pas. Elle referma les yeux une seconde, son rêve revenait.

— C'est comme si vous m'aviez dit oui... Eh bien, quand une femme comme vous se met à aimer elle ne le fait pas à demi... Elle aime comme elle hait... avec la même violence, avec la même passion... Donc, le danger est grand...

Elle se redressa un peu, accouda ses bras nus sur le fauteuil:

— Où veux-tu en venir avec tes mystères et pourquoi t'occupes-tu d'affaires qui ne te regardent pas?

— Connaissez-vous bien l'homme que vous aimez?

— Ai-je besoin de le connaître? Je l'aime... Cela suffit...

— Vous déchanterez sans doute quand je vous aurai dit qu'il est au mieux avec la petite Sabine...

Elle se releva d'un bond de bête fauve.

— Et serrant à le briser le bras de Cassoulet:

— Tu mens! C'est à peine s'il a vu cette enfant...

— Oh! oh! vous êtes mal renseignée.

— Et jamais il ne lui a adressé la parole que devant moi, en phrases banales, et pour quelques formules de politesse.

Cassoulet eut un rire méprisant.

— Je vous fais toutes mes excuses... je vous croyais plus forte.

Mais la jalousie de Diane était éveillée.

— Parle... tu m'en as trop dit... achève...

— Sabine et cet homme qui n'a pas l'air plus Yankee que moi et qui se fait appeler George Haudfort, Sabine et cet homme, dis-je, se connaissent depuis longtemps...

— Tu en es sûr?

— Parbleu... A la Nouvelle-Algérie ils ne se quittaient pas... Ce George Haudfort et deux de ses amis habitaient dans la case voisine de celle d'Henriette Valrand... Ils veillaient sur elle, comme sur Sabine... Ils avaient pris à tâche de les protéger l'une et l'autre...

— Comment s'appelaient ces hommes?

— Henri de Missy, — celui-là est mort, avec Henriette, — l'autre, Jean Laumont. Mais pour eux comme pour George Haudfort je ne garantis pas du tout l'authenticité de leur état civil...

— Continue!

— C'est grâce à eux qu'à la Nouvelle-Algérie, nous avons dû attendre si long temps avant de trouver le moyen d'exécuter notre projet et d'accomplir la mission dont vous nous aviez chargés... Il a fallu tuer de Missy, autrement l'affaire manquait encore... Pendant ce temps-là, George Haudfort se jetait à l'eau et se faisait recueillir par la *Jeune-France*... Et sur le bateau il retrouvait, comme par hasard, Sabine que je venais d'y transporter endormie... Est-ce que tout cela ne vous paraît pas très clair?

— Continue! dit-elle, très pâle, les yeux troubles.

— Pendant les mois de traversée, Sabine et le Haudfort ne se quittaient guère. Moi, on me considérait comme un chien galeux et je n'avais pas le droit de m'approcher. Je rongais mon frein en patience et je leur ai joué un tour de ma façon à Nouméa. Depuis lors, je n'ai plus eu de nouvelles du Yankee. Je le croyais disparu de la circulation, et du diable si je me doutais que vous en aviez fait votre amant...

— Tais-toi, dit-elle avec violence...

— Si je me trompe, tant mieux et si le mal n'est pas fait, je vous en félicite...

— Continue, dit-elle, encore, les yeux sombres, menaçants.

— Il est bien probable que, sous votre nez, et sans que vous en ayez conçu le moindre doute, les deux tourtereaux ont roucoulé depuis lors. Vous avez cru que le Yankee venait pour vous... il venait pour elle... Vous avez cru qu'ils ne se

voyaient jamais, qu'ils ne se parlaient jamais et ils se donnaient des rendez-vous, chez vous, près de vous, presque devant vous...

— Tu mens!

— Je ne mens pas. Vous n'avez qu'à interroger Céleste. Elle les a surpris pas plus tard qu'il y a trois jours... Malheureusement ce qu'elle a saisi de leur conversation et puis rien, c'est à peu près la même chose... Toutefois, elle m'a affirmé — elle s'en est rendu compte au son de sa voix, au tremblement, à un tas de mic-mac que les femmes comprennent vite — que c'était très chaud entre eux...

— Je ne te crois pas, tu sais?

— Oh! je m'y attends bien... seulement, j'ai réfléchi à une chose... C'est que les dangers qui vous menacent, me menacent bien un peu aussi... et que les précautions que je prendrai contre le Haudfort, je les prendrai aussi bien dans votre intérêt que dans le mien...

— Et moi je te dis que cet homme m'aime...

— Eh bien, si c'est vrai, il a fait deux parts de son cœur et vous n'en avez que la moitié... l'autre est pour Sabine...

— Tais-toi, te dis-je, tais-toi... Cette enfant n'a jamais pensé à lui...

— Je me tairai, oui, parce que je vois que vous n'êtes pas en état de m'écouter plus longtemps... Pourtant laissez-moi ajouter un mot... Rien qu'un petit mot... Sur la *Jeune-France*, Haudfort et Sabine étaient tout le temps ensemble... De loin, je les ai observés souvent sans éveiller leur attention... Eh bien, tout en avouant que je ne me connais pas beaucoup en choses d'amour, je vous affirme que si George Haudfort n'aime pas Sabine... du moins il en est aimé...

— Aimé! aimé! murmurait-elle... Et je n'ai rien vu, rien deviné...

— Maintenant que vous êtes prévenue, il est probable que vous verrez plus clair.

— Oui... je te promets que je saurai bien vite à quoi m'en tenir. Ne t'éloigne pas... Va habiter à Antibes... reste toujours près de moi... Si j'ai besoin de toi, j'enverrai Céleste te chercher... et puis-que George te connaît, il est inutile d'exciter sa défiance en te montrant à lui... Evite-le... c'est plus sage...

Cassoulet parti, Diane eut une crise nerveuse.

L'orgueil, l'amour, la crainte, l'espoir luttèrent en elle.

— Il m'aime!... Il est mon esclave... Je puis faire de lui ce que je veux...

— Mais les insinuations de Cassoulet avaient jeté le doute terrible dans son âme.

— Et si cet homme se jouait de moi? Si tout cela n'était qu'une comédie pour me tromper... Un piège où je me suis laissé prendre... Si cet homme aime cette fille? S'il veut la défendre... contre tous... contre moi... alors, alors, c'est qu'il a donc deviné mes projets... elle, elle?... Est-il possible qu'elle ait pu cacher cet amour?

Elle tomba dans un fauteuil et se mit à sangloter.

Elle se releva, essuya ses yeux.

— Oh! je saurai! Et si cet homme m'a trompée, ah! malheur! malheur sur lui, malheur sur elle!!!

Elle aperçut Sabine qui revenait du parc avec une brassée de fleurs.

Et Diane, pâle, mordue au cœur, haletante, se penchait pour la voir.

— Oui, oui, elle est belle, elle est très belle...

Elle était vraiment superbe... en cette minute...

Superbe de colère, de haine, de jalousie, de douleur et d'amour...

Et elle eut un cri d'orgueil.

— Pas si belle que moi, pourtant!...

Elle rejoignit Sabine, qui, chargée de fleurs, traversait la terrasse.

Elle l'embrassa.

Et jamais, jusqu'au soir de ce premier jour, elle ne fut plus tendre et plus douce!...

Désormais, toutes les fois que Rodolphe venait à la villa des Myrtes, il ne se trouvait plus seul avec Diane.

Diane s'arrangeait pour que Sabine fût en tiers avec eux.

Elle voulait les surveiller, les deviner, même s'il ne leur échappait aucune imprudence, sûre qu'elle saurait bien, à un geste, à un regard, descendre jusqu'au fond impénétrable de ces cœurs.

Mais comme ce fut simple, au contraire! Sabine pouvait-elle dissimuler! Avait-elle l'art profond d'hypocrisie qui,

de tout temps, avait fait de Diane une comédienne admirable?

Tout ne trahissait-il pas chez Sabine l'amour et la souffrance d'amour?

Quant à Rodolphe, entre ces deux femmes rivales, il fut torturé: Sabine représentait le remords, pour lui...

— Je ne suis qu'un forçat... Je n'ai pas le droit d'aimer cette enfant... Puis, l'aimer, à quoi bon? Elle ne peut être ma femme... La petite-fille de Denis Valrand ne peut épouser le meurtrier de son grand-père!

Et il se replongeait dans son coupable amour avec une sorte d'exaspération.

Lorsqu'il entra et que Sabine se trouvait là, l'enfant se levait pour se retirer. Diane voulait la retenir. Elle inventait des prétextes.

Diane disait parfois:

— C'est une véritable fuite.

Il arrivait aussi, bien souvent, que Sabine sentait monter ses larmes, et elle allait s'enfermer dans sa chambre. Là, elle éclatait en sanglots convulsifs.

Un jour, Diane la suivit, écouta.

Ces sanglots, elle en devinait la cause...

Et elle souriait.

— Si elle pleure, c'est qu'elle l'aime; mais c'est donc pour lui ne l'aime pas...

Et parfois, à travers ses sanglots, des paroles étouffées échappaient à l'enfant:

— George! mon Dieu! oh! le malheureux!... George, je t'aime...

Un jour, Diane ouvrit doucement la porte et se trouva soudain, ainsi, devant la jeune fille, épouvantée de cette apparition.

Silencieusement, d'abord, les deux femmes se regardent.

Puis, tout à coup, Diane va prendre les deux mains de la jeune fille.

Elle les serre à lui faire mal, avec une violence nerveuse:

— Alors, c'est bien vrai que tu l'aimes!!!

Sabine dit, brave, mordante, exaspérée aussi:

— Je l'aime!... Je suis libre, moi, libre de mon amour, libre de mon cœur...

— Et il t'aime aussi peut-être?

— Non, il ne m'aime pas... Mais il sait aussi que je l'aime... autrefois je l'ignorais... je ne me rendais pas compte, et c'est le spectacle de ce qui s'est passé sous mes yeux qui m'a révélé à moi-même mon secret... Oui, il sait que je l'aime et son amour viendra vers moi... j'en suis sûre... je le devine, je l'attends... son cœur est égaré, mais son cœur se reprendra... Il est bon, il est loyal... Il comprendra que sa bonté et sa loyauté s'arrangeront mal de l'amour que vous lui offrez...

— Qui t'a dit que je l'aime?...

Elle eut un geste de dégoût et de mépris.

— Je vais vous répéter ce que je lui ai dit, lorsqu'il a essayé de me mentir, comme vous voudriez peut-être le faire en ce moment: « Je vous ai vue, vous, madame, dans ses bras... Vos lèvres sur les lèvres de George! »

Diane pâlit de terreur et de haine.

Elle était domptée par cette enfant.

(Lire la suite au prochain numéro.)

AVENTURES D'UNE PARACHUTISTE

Miss Viola Spencer, qui exerce la dangereuse profession de parachutiste, était engagée aux fêtes sportives d'Ikinston, pour monter dans un ballon, dont elle devait descendre au moyen d'un parachute.

Malheureusement le ballon fut légèrement abîmé, pendant qu'on le gonflait. Désireuse, cependant, de ne pas décevoir les spectateurs et de remplir son engagement, Miss Spencer attendit qu'on fit les réparations nécessaires. Ce ne fut que le soir, vers 8 heures qu'elle put faire son ascension.

Malgré l'heure tardive, elle s'éleva dans les airs, vêtue d'un très léger maillot, tel qu'en portent les acrobates et les gymnastes.

Parvenue à une hauteur de 1.000 mètres environ, elle voulut décrocher le parachute, mais l'appareil ne se défaisait pas, Miss Spencer se vit obligée de rester sur le trépied qui lui servait de nacelle. Pousé par le vent, le ballon monta à une altitude de 7.000 mètres environ. Le froid était intense. Terrifiée, la jeune femme voulut se mettre à chanter, comme le font les peureux, dans l'ombre, pour se rassurer. Mais le son même de sa voix, dans cet isolement, l'effrayait davantage encore.

Ses mains, qui tenaient les cordes du trépied, s'engourdisaient, et elle voyait le moment où elle allait tout lâcher et tomber dans le vide, quand le vent, venant à changer de direction, le ballon se prit à descendre, et, peu après, Miss Spencer put atterrir sans danger et trouver un refuge dans une ferme.

poussa un cri de triomphe : ils étaient parvenus à distancer le train.

— Laissez-moi prendre la direction, s'écria Pinson. Arrêtez la voiture un instant. Je connais les routes par ici, et je vais prendre par des chemins de traverse qui nous raccourciront.

Dès ce moment, la voiture fila à une vitesse encore plus accélérée, si possible ; on eût pensé que Pinson était devenu complètement fou.

La route était en ligne droite maintenant, et le capitaine Oudart apercevant au loin un passage à niveau dont la barrière était close.

— Pinson, Monsieur Pinson ! le passage à niveau ! Nous allons à une mort certaine !

— Laissez donc faire !

Et, parvenue à quelques mètres seulement de la barrière, la voiture s'arrêta subitement. L'arrêt fut si brusque, que les deux hommes faillirent être projetés en avant.

Pinson sauta à terre, franchit la barrière d'un bond, et sortant son foulard rouge de sa poche fit des signaux désespérés.

Le train de Paris qui arrivait était à cent cinquante mètres à peine.

Le chauffeur et le mécanicien qui venaient d'apercevoir ces signaux, ralentissaient la marche du convoi, tandis qu'un garde-barrière faisait de justes remontrances à Pinson...

— Laissez-moi donc tranquille ! lui faisait celui-ci. Il faut que le train s'arrête.

— Qu'y a-t-il ? s'écrièrent aussi le chauffeur et le mécanicien, tandis que les freins criaient encore.

— Au nom de la loi ! leur dit Pinson à voix basse. Vous avez dans le train un bandit que je dois arrêter.

Quelques voyageurs surpris, avaient mis la tête à la portière.

Pinson suivait le rail, quand il aperçut, émergeant d'une des portières, une tête aux dimensions énormes.

— Un accident ? demanda l'homme.

— Oui, un accident terrible. Vous n'avez que le temps de vous sauver.

Le cambrioleur — car c'était lui — prit dans le filet un petit sac de cuir noir, et allait sauter sur la voie, quand il remarqua qu'aucun voyageur n'était sorti des autres compartiments.

Il était sur le dernier degré du marchepied, quand, soudain, il se montra méfiant, et voulut remonter.

D'une main il tenait le sac de cuir, et de l'autre, il cherchait une arme dans sa poche.

— Ah non ! pas de cela, mon ami ! lui cria Pinson, en sautant sur lui. Faut laisser ces joujoux-là tranquilles.

La lutte fut de peu de durée. Le capitaine Oudart et le chef de train étaient, du reste, venus au secours du policier, et peu d'instants après, le malfaiteur, le « cabriolet » aux poignets, était logé dans une des cellules de la gendarmerie.

— Et maintenant, fit Pinson en remettant au capitaine Oudart le petit sac de cuir noir qui contenait les bijoux de sa fiancée, je crois que si l'on nous dresse procès-verbal pour excès de vitesse, nous ne l'aurons pas volé ! Qu'en pensez-vous ?

(Reproduction interdite.)

Petites Nouvelles

SURPRENANT CAS DE LÉTHARGIE

De la petite ville d'Olms-Monsteras, aux environs de Stockholm, on rapporte un curieux cas de léthargie.

Caroline Karlsdatter était une écolière de treize ans, quand, penchant la tête sur ses devoirs, elle s'endormit soudain d'un lourd sommeil. On eut beau tout faire pour la réveiller, ce fut en vain, et l'on dut la porter chez ses parents.

Elle dormit là depuis cette époque, ayant

Ne manquez pas de lire nos nouvelles instructions concernant le

RÈGLEMENT GÉNÉRAL POUR TOUS LES CONCOURS DE L'ŒIL DE LA POLICE

L'importance, toujours plus grande, que prennent nos Concours nous détermine à compléter nos instructions à nos lecteurs et lectrices. Nous les prions, dans leur propre intérêt, de se conformer rigoureusement à nos indications.

1° Prennent part à nos concours tous les lecteurs et lectrices de ce journal. — 2° Aucune des solutions n'est rendue.

— 3° En cas d'ex æquo, les noms des concurrents sont tirés au sort. — 4° Sont seuls publiés les noms sortis au sort. — 5° Il n'est tenu aucun compte des solutions qui arrivent après l'expiration du délai indiqué dans chaque concours.

Toutes les solutions des concours de L'Œil de la Police doivent être adressées au nom de M. Lecocq, 8, rue Saint-Joseph, Paris.

Nous prions très instamment nos lecteurs et nos lectrices de bien vouloir mettre sur l'enveloppe d'envoi, de façon très apparente, le nom ou le numéro du Concours. Cette indication est des plus importantes pour nous et pour eux.

Nous prions instamment nos lecteurs de ne jamais mettre de timbres ni mandats dans les lettres qu'ils adressent à M. Lecocq. Ne pouvant, à notre grand regret, répondre in-

dividuellement aux demandes que ces lettres peuvent contenir, nous déclinons donc toute responsabilité à cet égard. Nous invitons nos lecteurs à ne jamais adresser de lettres ou solutions recommandées au nom de M. Lecocq. Tous envois recommandés ou insuffisamment affranchis seront rigoureusement refusés.

NOTA. — Les solutions des concours en plusieurs séries doivent être collées sur une même feuille de papier et adressées ensemble, lorsque les séries du même concours sont parues, à M. Lecocq, 8, rue Saint-Joseph, Paris. Toute réponse partielle pour ces concours serait éliminée d'office.

CONCOURS N° 10

LE CRIME DU BRACONNIER



CINQUIÈME SÉRIE

Ravaud a été pris et condamné. Aussi est-il décidé à brusquer les choses et un soir il part se mettre à l'affût à un endroit où il est sûr de rencontrer le garde.

Ce soir tragique était le soir du...??

Nous vous demandons, amis lecteurs, de nous le dire. Pour cela, vous prendrez à chacun des trois objets représentés à droite du braconnier autant de lettres qu'en indique le chiffre placé auprès de chacun de ces objets.

Supposons que l'objet représenté soit un oiseau et le chiffre 3, il faudrait prendre 3 lettres à ce mot.

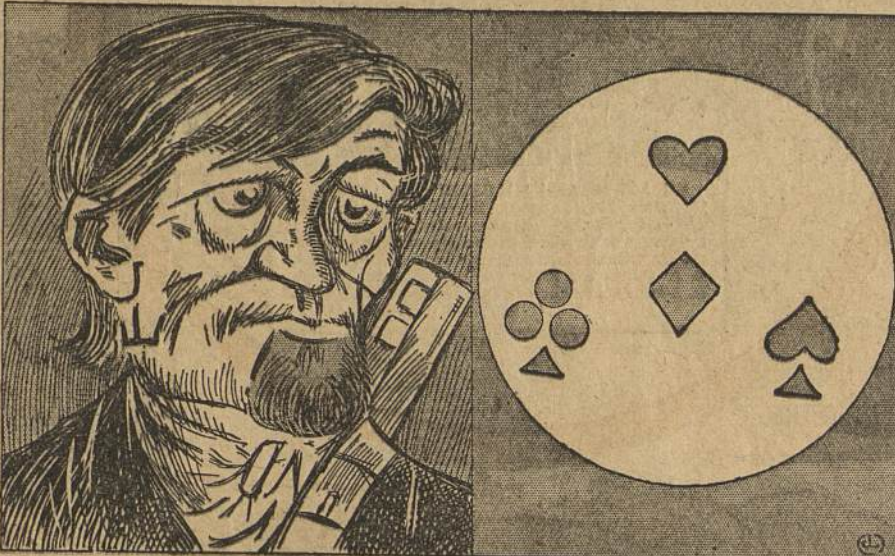
Avec un peu d'ingéniosité et de patience, vous trouverez la date et le mois du guet-apens.

LISTE DES PRIX

- 1^{er} prix : Très jolie commode Louis XV en noyer frisé, dessus de marbre, 3 tiroirs poignées de cuivre.
- 2^e prix : Une belle montre en argent, pour homme.
- 3^e et 4^e prix : Une riche garniture de bureau, métal argenté, 3 pièces en ébène.
- Du 5^e au 10^e prix : Élégant sac de dame, cuir fantaisie.
- Du 11^e au 50^e prix : Un très beau fume-cigares, ambre et métal argenté.
- Du 51^e au 60^e prix : Une ravissante glace à main, poignée et cadre nickelés.
- Du 61^e au 100^e prix : Une superbe timbale en aluminium, décor gravé Louis XV.
- Du 101^e au 150^e prix : Charmante liseuse ivoire fantaisie.

CONCOURS N° 11

Le Système du Professeur Courbroseau



DEUXIÈME SÉRIE

Découvrir un criminel ? Mais, c'est l'enfance de l'art grâce à mon système, dit le professeur Courbroseau.

Voici un disque sur lequel sont représentés les 4 As du jeu de cartes. Découpez le disque, évidez avec des ciseaux les 4 As. Cette petite opération terminée appliquez la circonférence ainsi ajourée sur la face du criminel qui se trouve à gauche. Si vous savez vous y prendre vous verrez apparaître à travers les ouvertures formées par les As un nom qui vous indiquera à quel genre de criminel vous avez affaire.

Ce concours comprendra six séries et chaque série un nom. Les six réponses devront être adressées ensemble à la date indiquée avec la publication de la 6^e série à M. Lecocq, 8, rue Saint-Joseph. Tout envoi partiel sera éliminé d'office.

Il est indispensable de joindre aux solutions les 6 bons au concours qui devront être détachés à la page 11.

LISTE DES PRIX

- 1^{er} prix : Une magnifique boîte d'argenterie comprenant : 12 couverts de table ; 12 couteaux de table ; 12 couteaux à dessert ; 12 cuillers à café ; 12 louches.
- 2^e prix : Une superbe canne en ébène, avec poignée en argent contrôlé.
- Du 3^e au 10^e prix : Une très jolie broche-épingle en vermeil avec pierre fine véritable.
- Du 11^e au 20^e prix : Un bel encrier imitation de bronze anojen.
- Du 21^e au 50^e prix : Un ravissant sujet (chien ou chat) en porcelaine de Copenhague.
- Du 51^e au 100^e prix : Un élégant bloc-notes en métal argenté.
- Du 101^e au 150^e prix : Un amusant ouvre-lettres crocodile, avec crayon tête de nègre.

ainsi passé sa jeunesse et toute son existence, de jeune femme dans le sommeil.

Ce n'est que tout dernièrement qu'elle finit par sortir de cette torpeur léthargique, à l'âge de quarante-sept ans. Elle avait donc dormi exactement trente-quatre ans.

Elle ne semble nullement troublée, et se sent aussi vigoureuse et pleine d'énergie qu'après une bonne nuit de repos. Son principal souci, actuellement est de rattraper le temps perdu, et de reprendre ses études depuis si longtemps abandonnées. Elle doit entrer dans une école élémentaire, aussitôt après les vacances.

500 CHEVAUX EMBALLÉS

Durant les manœuvres, faites par les régiments territoriaux d'artillerie, au camp de Lydd, en Angleterre, un orage terrible vint à éclater, et les animaux furent tellement effrayés qu'ils rompirent les liens et les longes qui les retenaient, et, affolés, ils prirent la fuite.

Ils étaient au nombre de 500. Le spectacle de cette horde de chevaux, galopant follement, au milieu de la nuit, de l'ouragan qui grondait et de la pluie qui ne cessait de tomber à torrents, était absolument unique, et défie toute description.

Beaucoup de ces pauvres bêtes, butant dans le sol, très inégal, tombèrent à terre, et l'on rencontrait partout des groupes de chevaux qui, dans leur chute, ruaient et se mordaient entre eux.

On se mit de suite à la poursuite de ces chevaux échappés, et de nombreux accidents se produisirent dans la nuit.

Ce ne fut qu'au matin que les 500 animaux purent être présents à l'appel.

RETARD Energique et nouvelle préparation agissant toujours et dans tous les cas sur la venue des règles de façon radicale, certaine et sans danger en une seule nuit sans autre intervention. Vous ne serez ni trompées ni déçues. Milliers d'attestations reconnaissantes et enthousiastes. Pour éviter vaines tentatives. Env. d'abord M. OCLER, 17, rue Laferrère, Paris. Tél. 125.34

CAPSULES PERIODIQUES

C.BOR APPAREILS SPECIAUX l'Usage intime de l'Homme et de la Femme. C. BOR, 5, Rue des Halles, Paris. Le nouveau Catalogue illustré de 220 gravures et 6 ECHANTILLONS, nouvelles créations, sont envoyés sous enveloppe cachetée, à la réception de 1.50 en timbres-poste. — Complète discrétion.

RETARD Renseignem. gratis par SACE-FEMME BARLET, 112, rue Réaumur, Paris. Soins de Beauté. Obésité. Epilation.

REUSSIR vaincre la fatalité, vous vaincrez les méchants, obtenez amour, fidélité, santé, bonheur, richesse, puissance, vie heureuse. *Notas gratis.* Ecrivez Sorcier ADDO, 251, r. St Denis, Paris.

POUR ÊTRE ÉPATANT à la Noce, à la Fête, en toute réunion ou l'on s'amuse. RIRE et FAIRE RIRE envoy. votre adresse et 0.50 à la 31^e de la Gaîté P. 81, r. Faub. St-Denis, Paris. vous recevrez Album illustré, 100 pages, 150 gravures comiques, farces, drôles, magie, sorcellerie, Chans. Monolog. Pièces à succès, cartes illustrées, produit de beauté, hygiène. Librairie Spéciale, il est joint 4 PRIMES.

VICTIMES DU SORT SI VOUS VOULEZ Que la DEVEINE vous quitte Que la CHANCE parisienne REUSSIR en tout TRIOMPHER toujours. Demandez le curieux petit Livre, envoyé gratis par le faiseur de miracles Moorys's, 49, r. Mazagan, PARIS.

L'ŒIL DE LA POLICE **CONCOURS N° 10** BON N° 5 **Le Crime du Braconnier**

Prochainement Grand Concours Général de MARTIN-MUMA Avec nombreux prix Premier prix : MILLE FRANCS EN OR

L'ŒIL DE LA POLICE **CONCOURS N° 11** BON N° 2 **Le Système du P^r Courbroseau**

Conservé ce bon et nous le retourner à la date que nous indiquerons.

Conservé ce bon et nous le retourner à la date que nous indiquerons.



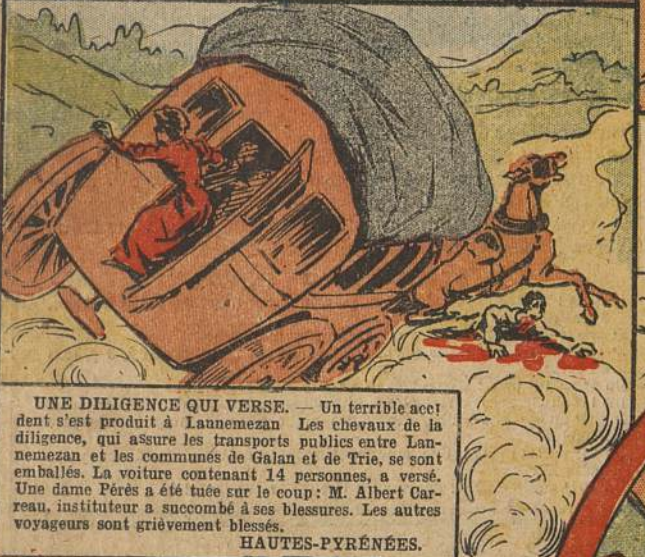
DEVANT LE CERCUEIL DE SON FILS. — Madame Kassnev, mère d'un capitaine autrichien mort dans un sanatorium, demanda au gardien du cimetière d'Enzersdorf de la laisser seule devant le cercueil de son malheureux enfant. A peine le gardien s'était-il éloigné que Mme Kassnev se tira une balle dans le cœur. Elle tomba morte sur le cercueil de son fils. **AUTRICHE.**



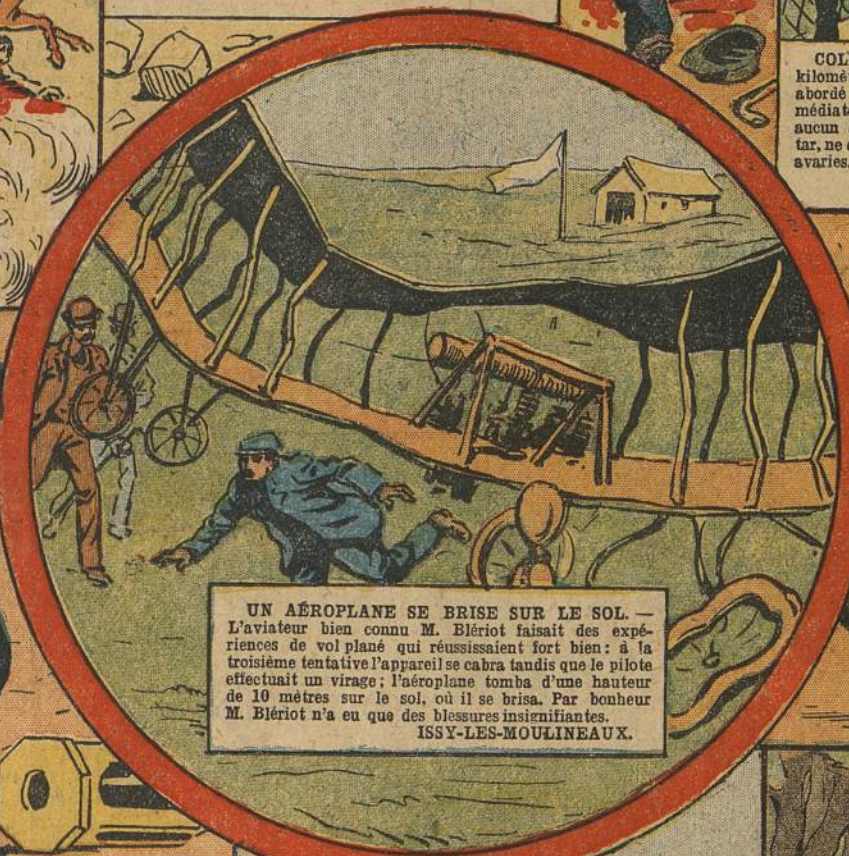
SANGLANTE COLLISION. — Trois mille sans-travail de Glasgow voulaient manifester devant la demeure de Lord Prevost. La police s'y étant opposée, une collision terrible se produisit. Le sang a coulé. Les policemen ont été très malmenés. **ANGLETERRE.**



COLLISION EN MER. — Près de Ceuta, à trois kilomètres du large, le vapeur français « Oasis » a abordé et coulé un vapeur anglais. L'« Oasis » mit immédiatement des canots à la mer mais ne put sauver aucun des naufragés. Des torpilleurs, venus de Gibraltar, ne découvrirent rien. L'« Oasis » a reçu de sérieuses avaries. **ESPAGNE.**



UNE DILIGENCE QUI VERSE. — Un terrible accident s'est produit à Lannemezan. Les chevaux de la diligence, qui assure les transports publics entre Lannemezan et les communes de Galan et de Trie, se sont emballés. La voiture contenant 14 personnes, a versé. Une dame Pérès a été tuée sur le coup; M. Albert Carreau, instituteur, a succombé à ses blessures. Les autres voyageurs sont grièvement blessés. **HAUTES-PYRÉNÉES.**



UN AÉROPLANE SE BRISE SUR LE SOL. — L'aviateur bien connu M. Blériot faisait des expériences de vol plané qui réussissaient fort bien; à la troisième tentative l'appareil se cabra tandis que le pilote effectuait un virage; l'aéroplane tomba d'une hauteur de 10 mètres sur le sol, où il se brisa. Par bonheur M. Blériot n'a eu que des blessures insignifiantes. **ISSY-LES-MOULINEAUX.**



RIXE SANGLANTE. — L'équipage du « Faucon » est composé de Bretons et de Corses, qui se détestent cordialement. Au cours d'une rixe qui a éclaté dans une maison publique de Tunis, le marin Christofari a planté un stylet dans le dos du marin Mouniand. Celui-ci n'a pas tardé à succomber à sa terrible blessure. Corses et Bretons se sont réconciliés pour offrir une magnifique couronne à leur infortuné camarade. **TUNISIE.**



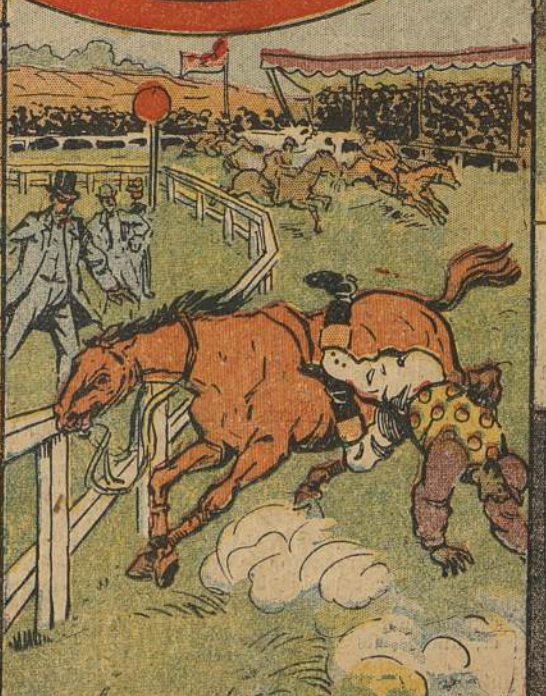
ASSASSINAT D'UN VIEUX PRÊTRE. — Don Costanzo Costantini a été assassiné en plein centre de Rome, chez lui, par un jeune prêtre avec lequel il entretenait des relations intimes. C'est pour échapper à cette honte que le jeune homme, Don Alfredo, a assommé le vieil ecclésiastique à coups de marteau. **ITALIE.**



ON LYNCHÉ AUX ÉTATS-UNIS. — Un nègre nommé Putton avait violé une femme blanche. La foule fit le siège de la prison, et malgré les injonctions du juge Roane qui tâcha d'apaiser la colère populaire, la prison fut envahie, le nègre arraché à sa geôle et pendu à un poteau télégraphique. **ÉTAT DU MISSISSIPI.**



FAMILLE ÉLECTROCUTÉE. — Le jeune Secudoni, du village de Montalto, ayant heurté un fil qui traînait par terre et qui était en communication avec une ligne électrique, fut foudroyé. Son père voulut ramasser son cadavre: il tomba à son tour électrocuté. Dans sa chute il heurta son plus jeune fils qui fut frappé lui aussi mortellement. **ITALIE.**



ACCIDENT DE COURSE. — Le jockey Heapy, très connu dans le monde sportif, a fait une chute mortelle aux courses de Bruxelles. Son cheval « Costa-Rica » qui marchait à grande allure, croisa les jambes et tomba contre la balustrade qui borde la piste. Heapy fut piétiné atrocement par les chevaux qui venaient derrière lui: il ne tarda pas à rendre le dernier soupir. **BELGIQUE.**



TERRIBLE ACCIDENT D'AUTOMOBILE. — Un grand industriel de Verviers, M. Debois, revenait d'Aix-la-Chapelle conduisant une automobile où se trouvaient 6 personnes de sa famille. Voulant éviter un chien, M. Debois donna un brusque coup de volant; l'automobile fit panache. La femme et le fils de l'industriel sont morts sur le coup; les autres personnes ont des blessures qui mettent leur vie en danger; par un miracle M. Debois s'en tire avec de simples écorchures. **BELGIQUE.**



AMOURS TRAGIQUES. — On a trouvé dans l'express de Munich, pendant l'arrêt à Ratisbonne, le cadavre de M. Zoelsch, vétérinaire en premier, et celui de sa maîtresse, Mme Waechter, femme d'un ingénieur. Ne pouvant s'aimer librement les deux amants ont préféré se donner la mort en se tirant un coup de revolver dans la tête. **ALLEMAGNE.**